

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

SOMMAIRE

	Pages.
JEAN DUPERTUIS.... Jacques-Dalcroze, chansonnier et rythmicien (<i>à suivre</i>) .	359
D. A. ZAKYTHINOS .. Byzance et les Arabes dans leurs rapports intellectuels .	375
H. VALMONT..... L'isthme inconnu.....	388
ROBERT CLARY..... Le médecin de Stuttgart.....	414
V. VIKENTIEV..... Chronique d'une vie (<i>fin</i>).....	425

rdc

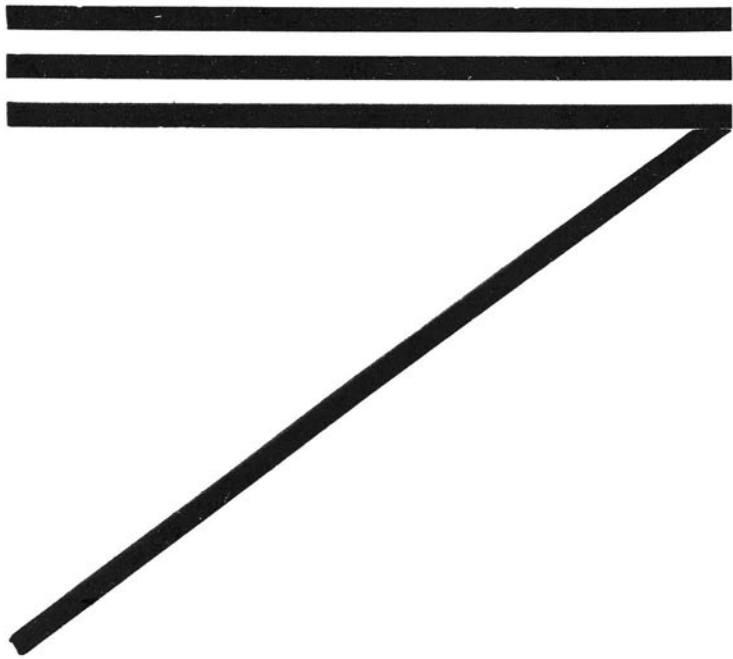
ÉGYPTE : 12 PIASTRES

CHEMILA

nouveautés

le caire·paris

The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426

LA REVUE DU CAIRE

JACQUES-DALCROZE, CHANSONNIER ET RYTHMICIEN⁽¹⁾.

(Hommage et souvenirs.)

« Cher Maître, écrivait en 1943 le chef du gouvernement vaudois à M. Émile Jacques-Dalcroze, nous ne saurions oublier, en ce mois de juillet, le quarantième anniversaire des représentations de votre « Festival », célébré à Lausanne, en 1903, sur la place de Beaulieu ».

Et depuis lors, ajouterai-je, combien de jeunes de la nouvelle génération chantent à leur tour — et par cœur — maints passages de cette œuvre, dont le texte et la musique — tous les deux de Dalcroze — évoquent avec simplicité, verve et malice, l'âme du pays de Vaud et de ses gens. Bien plus, la « Marche vaudoise » de ce festival, ainsi que sa « Prière patriotique », ne sont-elles pas considérées aujourd'hui, en Suisse romande, comme deux hymnes nationaux ?

« Notre peuple vous est reconnaissant de lui avoir donné ces mélodies qu'on ne peut d'ailleurs séparer de votre œuvre de

(1) Aux amateurs d'anniversaires, nous rappelons que Jacques-Dalcroze a fêté ses 80 ans, le 6 juillet 1945.

En 1946, lui a été décerné le « Prix de Musique » de la ville de Genève, pour l'ensemble de son œuvre.

Chansonnier si variée — si profondément romande, d'accent et de sentiment... D'autre part, notre pays est fier, aussi, de posséder en vous le créateur d'une méthode d'éducation rythmique qui a rendu votre nom célèbre en Suisse, en France et dans le monde entier.»

A ce témoignage officiel, je joins ici mon hommage personnel, en reprenant les deux mêmes thèmes du rythme et de la chanson.

I

Il me souvient d'une longue conversation que j'eus avec Dalcroze, en 1920, à Genève, au cours d'une soirée organisée en son honneur par les membres de « Belles-Lettres », société d'étudiants, dits les Belletriens. Nous parlions des chansons populaires et je viens de retrouver dans mes carnets quelques notes — je les citerai à l'occasion, bien que Dalcroze se soit expliqué plus tard sur cette question dans des articles à la presse romande (*Journal de Genève* et *Gazette de Lausanne*).

Il pensait que dans leurs chansons improvisées, puis notées, et dont les auteurs gardaient l'anonymat, les ménestrels du moyen âge s'abandonnaient, comme s'ils composaient d'instinct, à leur inspiration passagère. En s'accompagnant eux-mêmes de la viole ou du tambourin, ils chantaient les nouvelles du jour en y mêlant des souvenirs — commentaires de fantaisie où se cachait une pointe de malice ou de tendresse. Ils célébraient aussi les fêtes religieuses, racontaient la vie des saints, versifiaient des légendes. Dans un grand nombre de chansons sur les métiers — ceux de soldat, d'artisan, de marin — avec quelle bonne humeur joviale et franche, en des textes fleuris de dictons populaires, ils savaient chanter la bravoure militaire, la conscience professionnelle, le travail bien fait et le bel ouvrage. Et quand ils s'amusaient à peindre les mœurs du temps, soulignant certaines strophes de gestes

comiques, ils glorifiaient l'amour courtois, tout en se moquant des verts galants et des jeunes filles trop naïves.

Chansons bachiques ou satiriques, fêtant les plaisirs de la table, rondes entrecoupées de jeux dialogués, danses et chansons enfantines, dédiées aux mères ou aux nourrices, sans oublier les berceuses pour endormir les « tout-petits ».

*
* *

« Voilà comment naissent les chansons », me dit Dalcroze en souriant. « Et celles-là avaient un caractère essentiellement mélodique . . . Leur harmonisation était mobile », ajouta-t-il, en m'expliquant que les chants composés sur des harmonies préconçues sont, malgré leur beauté, oubliés au bout de peu d'années.

— Et quels sont, d'après vous, les éléments indispensables à la durée d'une chanson ?

— D'abord, l'originalité de la mélodie qui doit être moulée sur les rythmes verbaux. Et ce sont précisément les airs les plus originaux qui supportent le moins un accompagnement harmonique.

— Mais les artistes de métier — j'entends ceux qui s'imposent une discipline — goûtent-ils autant que le peuple ce cachet d'originalité ?

— Une mélodie chantée par le peuple, plusieurs siècles peut-être après son apparition, touchera le cœur d'un artiste autant que l'âme du peuple pour lequel elle a été composée.

— Et que pensez-vous du rythme d'une chanson ?

— C'est un autre élément essentiel de popularité et de durée ; pour qu'une chanson « vive », chaque peuple doit y retrouver ses rythmes particuliers — rythmes naturels du langage, de l'allure et du geste.

Et Dalcroze, comme s'il aimait à faire le tour « géographique » des questions, m'expose en termes parfois techniques

que dans les chants montagnards, les durées sonores sont plus longues qu'en plaine, l'accentuation plus vive et plus diverse dans le Midi que dans le Nord. Le rythme mélodique sera plus soutenu en Suisse alémanique, plus rapide et saccadé dans le Tessin, en Hongrie ou en Espagne. En Norvège, la « rythmique » subordonnée à une « métrique » sagement ordonnée, mais la mélodie variée et pittoresque, grâce à une pratique courante du chromatisme. Par contre, chez les Arabes, si la mélodie est d'une extrême simplicité, construite sur quatre à cinq notes diatoniques seulement, ses accompagnements sont d'une richesse métrique ou rythmique infinie.

Quant à la France, où le climat, le relief, la nature du sol, le mode de vivre changent presque d'une province à l'autre, dans aucun autre pays d'Europe, peut-être, ne se fera sentir à tel point l'influence de ces divers facteurs sur l'harmonie des chansons populaires, dont les textes seront « mélodisés » et rythmés autrement en Savoie qu'en Bretagne, dans la Gironde que dans la Provence.

*
* *

— Et aujourd'hui, demandai-je — la vie sociale se modernisant sans cesse, les moyens de communication devenant plus rapides et certaines traditions tendant à disparaître — pensez-vous que chaque peuple puisse exiger une telle authenticité de la part de ses chansonniers ?

— On ne peut guère l'espérer, me répondit Dalcroze, avec une nuance de regret dans la voix et de tristesse. L'esprit du peuple était jadis stylisé, dans les chansons, par quelques créateurs d'élite.

Et sur ce même thème, il m'explique que chez les bardes, les troubadours, chez les chantres rustiques qui les suivirent, musique et paroles étaient l'œuvre du même artiste, « les

paroles éveillant une musique adéquate, les mélodies illustrant la prosodie, réglant les périodes verbales, les assonances et les rimes».

« Aujourd'hui — j'allais dire que tout le monde compose des chansons, en adaptant des paroles françaises à des rythmes d'origine étrangère, ce que font aussi certains chansonniers avec plus ou moins de souplesse et d'esprit. Et ces adaptations qui ont un air de création ne révèlent que rarement le génie propre de notre langue ; les accents sont déplacés, le choix des mots est faussé, l'enchaînement des phrases est arbitraire. »

— Ces chansons en vogue dont vous parlez ne s'adressent-elles pas à un public qui n'est point de chez nous ?

— Elles n'en pénètrent pas moins nos milieux populaires, en ville ou au village, et remplacent dans le répertoire des familles les chansons d'autrefois, inspirées du terroir, et qui traduisaient nos vrais sentiments sans travestir notre langue.

— Si chaque mal a son remède, lequel proposez-vous ?

— Que nos chansonniers, tout en continuant — s'ils y tiennent — à écrire leur « ulli-ulla » rimés ou leurs « fox-trott », expriment cependant le meilleur d'eux-mêmes dans des chansons de « création » — paroles et mélodies qui reflètent la couleur de nos sensations, de nos émotions et de nos actes. Il faut qu'en chantant leurs refrains, le soir, à la veillée, chacun de nous puisse s'y reconnaître tel qu'il est dans sa vie individuelle, sociale et nationale.

— Et si nos mœurs se transforment au contact de la vie moderne, notre façon de sentir, de voir et de penser ?

— Chacune de ces transformations doit se retrouver dans l'œuvre de nos chansonniers, si celle-ci leur est dictée par un juste esprit d'observation, soutien de leur expression poétique.

Et notre entretien terminé, Dalcroze, chansonnier romand, conclut lui-même : « L'audition des chants d'ailleurs, si nous y trouvons notre joie, ne peut nous dispenser de chanter de tout notre cœur les vraies chansons de chez nous. »

*
* *

Une autre fois, chez des amis de Lausanne, Dalcroze s'était mis au piano pour nous chanter sa dernière chanson « Bourdonnant, bourdonnette » qu'il venait de terminer. Assis sur son tabouret, petit, le corps trapu, sa barbiche en pointe et ses cheveux en brosse. Je le revois encore nous lorgner de ses yeux malicieux, derrière son binocle, quand il s'arrêtait soudain de jouer pour évoquer un souvenir ou nous glisser, en sourdine, un bon mot qui n'avait pu trouver place dans son texte. Puis l'accompagnement reprenait et Dalcroze chantait, la tête baissée, comme s'il s'amusait au double jeu, sur le clavier, de ses mains potelées. Dalcroze chantait de sa voix aiguë qui savait être douce et parfois railleuse. « Je suis descendu, bourdonnant, bourdonnette, au jardin, sous le tilleul. » Chanson si fraîche qu'on dirait composée par un enfant. « Bourdonnant, bourdonnette, l'abeille y sucre son miel ; en chantant, l'abeille y sucre son miel. »

Allegro



« Travaillons, ma mie, en chantant ; travailler, youp, c'est la vie. Le travail, c'est du bon temps. Travaillons, ma mie, en chantant. »



*
* *

Peu de temps après, nommé professeur d'harmonie au Conservatoire de Genève, Jacques-Dalcroze, dans ce même salon (soirée d'adieux), nous réservait la surprise de plusieurs

chansons inédites qu'il publia plus tard (1) — chansons vau-
doises, chansons romandes, où l'on retrouve, nous disait-il,
maints souvenirs de sa jeunesse.

Sainte-Croix, son bourg natal, où « tintinnabulent du matin
au soir, dans ses fabriques, horloges et pendules au tic-tac
régulier ». Le plateau des Rasses, au-dessus de la plaine et
des lacs, et à ses pieds le village de Baulmes, à l'ombre de
ses vergers.

*Que fais-tu dans ton joli champ?
Hardi, Jean-Louis, v'là l'jour qui s'lève.
Que fais-tu dans ton joli champ?
Pardi, mam'zelle, mam'zelle Rose,
Je gagn' de l'argent en le labourant.
Mon cœur est à gauche, mon cœur est content.*



*Et que f'ras-tu de cet argent?
Hardi, Jean-Louis, v'là l'jour qui s'lève.
Et que f'ras-tu de cet argent?
Pardi, mam'zelle, mam'zelle Rose,
Je m'achèterai deux beaux moutons blancs.
Mon cœur est à gauche, mon cœur est content.*

.....

La vallée de la Broye. Avenches, aux ruines romaines,
sanglée dans sa dure ceinture de pierres taillées. Puis,
près d'Yverdon, la paroisse de Montagny, avec ses hameaux
« perchés comme des oiseaux sur un plan de vignoble ».

(1) Ed. Sandoz, Neuchâtel.

Et la rencontre du pauvre Niollu, assis au pied d'un petit mur.

*Mon cœur aimait une bergère
 Jusqu'à en pleurer.
 Suis aller visiter son père
 Pour la demander.
 Entendez-vous chanter l'coucou?
 Tu n'la verras plus, ta bergère,
 Niollu,
 Tu n'la verras plus*

.....

*J'avais une blouse élégante
 Qui m'allait d'un bien!
 Ell' m'a coûté trois francs cinquante.
 Ce n'est pas pour rien.*

.....

*J'avais de beaux gants, presque en Suède,
 Un chapeau à bords,
 Un grand col qui se tenait raide
 Et un' bague en or.*

.....

*Entendez-vous chanter l'coucou?
 Tu n'la verras plus, ta bergère,
 Niollu,
 Tu n'la verras plus.*

.....

Ingénuité de la muse dalcrozienne qui redoute tout ce qui pourrait ressembler à une attitude, et mêle si volontiers la note burlesque aux plus tendres émois.

*
* *

Aubonne, baignant dans une verdure sombre qui contraste avec le vert clair des cotéaux de Rivaz. Et sur les bords du Léman, le château de Rolle où se réunissent, pendant trois jours, pour leur fête annuelle, les étudiants romands.

*C'est le printemps,
Belletriens,
Et l'Académie est fermée.
Amis, prenons notre volée.*



Va-ga-bon-dons par les che-mins.

.....

Rolle, avec sa grand'rue et son île minuscule.

*Et l'on voit la cité rolloise
Fêter dimanche un samedi.
Dans le casino qu'on pavoise
On boit le vin blanc dès midi.
Les ménagères, mécontentes,
Pour une fois sont indulgentes,
Car comment mettre le holà?
Les Belletriens sont là.*

.....

*La nuit, dans les sombres allées
Tandis que chante au loin le bal,
Les jeunes filles, affolées,
Se promènent... Dieu! que c'est mal!*

.....

.....

*Faudrait les gronder, mais voilà...
 Les Belletriens sont là.
 Les Belletriens sont là.*

.....

Chansons bachiques... Chansons académiques... Les étudiants au béret vert sont de retour à l'auditoire.

« Au lieu de vin dans ma triste écritoire gît l'encre impure dont mes doigts sont noircis. »

.....
*Les étudiants de par chez nous
 Ne portent pas de longues bottes
 Ni de monstrueux coupe-choux
 Pour s'entailler dans les gargotes.*

.....

*Les étudiants de par chez nous
 N'ont pas de longues chevelures.
 Ils ne dépensent pas leurs sous
 Dans d'imprudentes aventures.
 Ils n'ont pas l'air sombre et jaloux,
 Et feront d'excellents époux
 Malgré leurs quelques peccadilles
 Et leurs petits airs enjôleurs
 Qui rendent les papas songeurs.*

.....

*Les étudiants de par chez nous
 Manquent rarement leurs écoles.
 Bien qu'ils fassent souvent les fous,
 Aucun professeur ne les « colle ».
 Ils n'ont qu'un défaut, entre nous,
 Qui leur nuit dans bien des familles :
 Ces petits airs enjôleurs*

*Qui font plaisir aux filles,
Ces petits airs enjôleurs
Qui rendent les papas songeurs.*

.....

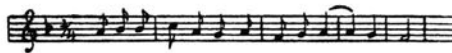
Musique légère, versification « facile », critique douce et riieuse.

Aucune gravité ni prétention dans ces chansons belles-artistes.

*
* *

A-t-on remarqué que les chansons de Dalcroze dédiées au lac et à ses rives sont, avec des dièses à la clé, en sol ou ré majeur, tandis que celles de la campagne vaudoise, avec ses bois, ses champs, ses prairies, sont presque toutes bémolisées? Et ces tonalités en mineur ne conviennent-elles pas au caractère particulier du « Gros de Vaud », aux gestes lourds de ses gens, au rythme lent de leur langue — mots aux syllabes détachés, fortement appuyées, qui semblent exprimer le contentement du corps et de l'esprit?

*Notre « chez-nous » souvent déplaît
A ces messieurs des grandes villes.
Oh! je sais bien, on est simplet,
On aime les plaisirs tranquilles.
Vous pouvez rire de nos goûts
Et de notre existence grise*



Que vou-lez vous que je vous di-se? C'est chez nous.

.....

*Notre maison aux volets verts
N'est pas de belle architecture.*

*Nos trottoirs sont souvent déserts
Et nous n'allons pas en voiture.*

.....
.....

*Nous avons le cœur sur la main,
Si l'esprit ne court pas la rue.
Nous n'avons pas peur de demain :
Le blé germe sous la charrue.
Nous aimons voir pousser nos choux,
Doux plaisir qu'ailleurs on méprise.
Que voulez-vous que je vous dise?
C'est « chez nous ».*

.....

Presque au bout du canton, à l'Est, entre la plaine et la montagne, le village d'Ollon qu'entourent de hauts châtaigniers. Dalcroze, enfant, y passa plus d'une fois ses vacances. « Mon oncle y était pasteur », nous dit-il, « et me donnait ses vieux journaux où je trouvais — surtout dans les annonces — le texte de mes premières chansonnettes ! »

*Amis, voyez au loin, là-bas,
Poindre un petit village.
Il est caché sous les lilas,
Tout au fond du feuillage.*



*Doucement, petite troupe,
Doucement.
Doucement,
C'est le village au bois dormant.*



.....

*Un son de cloche dans les prés
Résonne dans la brise,
Puis on entend sonner plus près
Les cloches de l'église.
Douxement, etc. . . .*

.....

*Voyez la vigne en espaliers,
Les bosquets en charmilles ;
Entendez-vous dans les halliers
Le rossignol qui « trille » ?*

.....

*Sur les maisons descend le soir,
Et personne aux fenêtres.
Des lampes brillent dans le noir ;
L'on sent vivre des êtres.*

.....

*Le bruit de nos pas cadencés
Réveille la rue sombre,
Et l'âme de tout un passé
Chuchote au fond de l'ombre.
Douxement, petite troupe,
Douxement.
Douxement,
C'est le village au bois dormant.*

*
* *

Chansons populaires, chansons familières, parfois poétiques, que jeunes et vieux chantonnent au foyer, dans les champs, sur les routes, et dont tant de refrains embaument la joie de vivre.

*Quand j'ai mis mon béret vert,
Je ne suis jamais morose
Ni n'ai le cœur à l'envers.*

.....

*L'autre jour, allant m'promener,
Vive la rose, le temps est beau,
Vivent la rose et le rosier!*

.....

*L'air des monts est si frais,
Tout là-haut, sur l'alpage,
Que sans le faire exprès,
On se met à l'ouvrage.*

.....

*Et c'est si doux de voir
Tant de bleu sur la plaine,
Qu'on se sent l'âme pleine
De courage et d'espoir.*

.....

Dalcroze n'a jamais pu comprendre que certains critiques — d'ailleurs bienveillants — aient trouvé l'allure de ses chansons trop paisible et sereine. « Comme si, nous dit-il, le pays vaudois pouvait être célèbre avec des rythmes heurtés et des tons graves. » Et il ajouta, non sans malice : « Peut-être n'ai-je pas su aller, comme on dit, jusqu'au *fin fond des choses!* »

N'est-ce pas plutôt qu'en art l'acte créateur, à son origine, relève le plus souvent d'un réflexe qui, lui-même, dépend du caractère et du tempérament de l'artiste? Et la popularité durable de Dalcroze, en Suisse romande, n'explique-t-elle pas assez que l'âme de son pays se soit retrouvée dans ses chansons, même plus souriante qu'elle ne l'est en réalité?

D'autre part, qui mieux que Dalcroze n'eut l'occasion de pénétrer l'âme vaudoise, au cours des nombreuses tournées qu'il fit, très jeune encore, dans les petites villes, les bourgs et les villages de son canton d'origine? « Je n'avais pas besoin d'impresario, nous dit-il, ni d'agent de concert. J'écrivais moi-même aux syndics ou aux pasteurs pour les prier de m'organiser une audition, puis j'allais tout seul chanter mes mélodies dans un petit casino ou dans une salle d'école. Et après la séance, on me faisait visiter les caves où l'on savoure sans phrases et sans façons le vin blanc de chez nous. »

Je vais boire mon premier verre.

Un petit verre, ce n'est rien.

Faut bien se rafraîchir un brin.

.....

Je vais boire mon deuxième verre.

Et pourquoi pas? C'est du raisin!

Le bon vin pur est un soutien.

.....

Vins de Lavaux ou de la Côte, vin piquant . . . vin mousseux, qui met le cœur en fête. Tous, vins du cru, aussi divers que les patois à la montagne ou, dans la plaine, les accents du terroir — « nuancé » rythmique et mélodique du langage que, dans ces longues veillées, Dalcroze, chansonnier vaudois, put noter à son aise, chez les paysans comme chez les gens de la « haute »!

Et, plus tard, il se souviendra de ces tournées — de l'hospitalité, de la verdure, de l'entrain des populations vaudoises — quand plus d'une trentaine de villages lui offriront spontanément d'étudier, pendant tout un hiver, la partition de son festival, exigeant des centaines de chanteurs.

Et jamais autant qu'à ce moment, Dalcroze, vous n'aurez senti battre en vous l'amour du pays que vous avez chanté.

*Sentiers qui grimpez jusqu'aux cieux,
Glaciers, torrents, forêts sauvages,
Cimes de neige et verts alpages.*

.....

Ô pays romand, nous te chanterons.



*Ô plaine des fruits et des blés,
Chemins moussus et sources pures,
Vignes d'or blond aux grappes mûres.*

.....

*Ô lacs d'azur aux flots riens,
Hameaux fleuris dans la bruyère,
Jardins de joie et de lumière.*

(à suivre.)

Jean DUPERTUIS.

BYZANCE ET LES ARABES

DANS LEURS RAPPORTS INTELLECTUELS.

Aux alentours de l'année 830, la lutte contre les Arabes entraînait dans une phase critique. La conquête de la Grèce et le débarquement en Sicile portaient des coups durs à la prépondérance byzantine dans la Méditerranée. Tout autour de la frontière asiatique, l'intensité des razzias laissait prévoir des entreprises d'une portée plus grande. La plus importante devait être la prise et le lamentable sac d'Amorium (838).

Vers cette même époque, le jeune secrétaire d'un gouverneur byzantin, fait prisonnier, était amené à la cour du calife Mamoun (813-833). Il devait cet insigne honneur à ses connaissances en mathématiques. Interrogé sur l'étude des sciences à Constantinople, le prisonnier grec ne manqua pas de parler de son maître, Léon le Philosophe et mathématicien, un des savants les plus illustres de Byzance. Tous les efforts de Mamoun pour attirer à sa cour le professeur byzantin ayant échoué, le calife protecteur des sciences n'a pas hésité à faire une démarche officielle auprès de son adversaire, l'empereur byzantin Théophile. Il demandait la faveur d'un séjour de Léon à Bagdad et promettait, en échange, une somme équivalant à 2.160.000 francs or et une paix éternelle. Théophile ne crut pas devoir accepter ces propositions. « Il

serait, répondit-il, insensé de donner aux autres son propre bien et de livrer aux nations étrangères cette science par laquelle les Grecs s'imposent à l'admiration et à l'estime universelles.»

L'anecdote est doublement significative : d'abord parce qu'elle nous montre en même temps le souci des Arabes pour la science et la haute conception que les Byzantins se faisaient des choses de l'esprit et de leur héritage intellectuel. En second lieu, parce qu'elle constitue une des preuves les plus éloquents que, même aux heures les plus critiques de l'antagonisme, les deux mondes adversaires s'ouvraient à des influences mutuelles. Certes, les luttes modernes sont à cet égard — et à bien d'autres — moins généreuses !

Toutefois le phénomène de l'interpénétration des mondes byzantin et arabe, l'apport grec dans la formation de la pensée arabe, l'influence que celle-ci a exercée sur certaines branches de la science byzantine, constituent des sujets qui méritent un examen attentif. Dans les pages qui suivent on ne trouvera que les lignes générales et les principaux aspects de la question.

Bien avant l'Islam, l'Arabie, particulièrement dans ses centres urbains, a subi des influences étrangères. Excepté l'élément juif qui, très répandu dans la péninsule, avait préparé les conditions spirituelles pour l'apparition de la nouvelle religion, on devait compter deux puissants centres d'irradiation intellectuelle : Byzance et l'Iran. Vers eux, facteurs primordiaux de la politique orientale, directement intéressés aux tribus nomades du Sud, le monde arabe était nécessairement attiré. Deux groupements, placés sur les frontières de l'Empire romain et sur celles de la Perse, les Ghassanides et les Lakhmides, les premiers, clients de Byzance, les seconds, clients des Grands Rois, constituaient les marches avancées vers les foyers des civilisations grecque et iranienne. Dans la partie sud-ouest du quadrilatère arabe, dans les

pays sédentaires, dans l'Arabie Heureuse (Yémen), que la reine de Saba a illustrée de sa légende, l'État des Himyarites a reçu de bonne heure les semences de la religion chrétienne. Il a beaucoup contribué à imposer l'influence byzantine.

D'une façon générale, les communautés chrétiennes des Himyarites, des Ghassanides, ainsi que celles du plateau central, appartiennent à la foi nestorienne ou monophysite. Le christianisme hérétique que les milieux officiels de Byzance ne manquent pas de poursuivre, se fait ainsi un des principaux facteurs de rayonnement d'idées et d'influences. Des savants modernes sont allés jusqu'à constater des influences monophysites dans la tradition dogmatique du Coran. Henri Grégoire a écrit que « Mahomet tendait la main à l'extrême gauche du Monophysisme » et que « si Mahomet fit Charlemagne (ainsi que le prétend, dans sa fameuse théorie, Henri Pirenne), Eutychès (le premier initiateur du Monophysisme) avait fait Mahomet ».

Depuis que, durant le VII^e et au début du VIII^e siècle, le monde arabe a formé, par une conquête foudroyante, son espace vital, une nouvelle force entrainée sur la scène de l'histoire mondiale. Il ne s'agissait pas d'un simple renversement de l'équilibre politique. L'apport de l'Islam était de beaucoup plus important. Au monde gréco-romain et à celui des Barbares, soumis de très bonne heure à son influence, à la synthèse de l'esprit européen, il apportait un nouvel élément. Quant à l'Orient lui-même, labouré de haines religieuses, dominé depuis longtemps par des tendances séparatistes, il retrouvait dans la nouvelle religion l'expression de sa propre âme. Ainsi qu'il a été dit, « l'entrée en scène de l'Islam fut le dernier épisode de ce long drame qui se jouait depuis un millénaire entre l'Orient et l'Occident... Mahomet fut la réponse de l'Orient aux prétentions d'Alexandre ».

L'entrée en scène de l'Islam ne fut pas seulement le dernier

épisode d'un long drame. Elle fut également le premier acte d'un autre drame mondial. D'une part, des efforts surhumains du vieux monde qui s'efforce de barrer le passage à l'envahisseur tout en lui abandonnant ses points les plus vulnérables. D'un autre côté, ce dernier, mû par un élan sans précédent, entraînant les foules vers des conquêtes interminables, voit surgir des problèmes pressants. Devant lui se dressent les masses de pierre des villes hellénistiques ou iraniennes. Il s'agit de passer des institutions rudimentaires d'une tribu au mécanisme énorme d'un Empire, de la spiritualité lyrique d'un peuple de nomades à des formes plus synthétiques de pensée et de civilisation. Nécessairement, ce travail d'adaptation portait le conquérant plus près des courants spirituels des peuples soumis à sa domination et à sa théorie.

Or, la plus grande partie des pays conquis avaient été gagnés à l'Hellénisme. Le monde arabe, trouvé dans ce milieu, s'est ouvert à son influence. En Égypte, en Syrie, en Mésopotamie, dans certains centres de l'Afrique du Nord, la tradition grecque était encore vivante ; la langue grecque était d'une acceptation universelle. Certes, les problèmes du dogme chrétien commencent à être traités en syriaque et dans les dialectes égyptien et éthiopien. Néanmoins sur toute l'étendue du domaine hellénistique, qu'on s'exprime en grec, en syriaque ou en copte, c'est autour des formes de pensée grecques qu'on gravite.

L'influence iranienne se fera surtout sentir à partir du milieu du VIII^e siècle lorsque le centre de gravité du monde arabe se transportera en Perse et dans les provinces orientales. Elle transmettra, bien entendu, l'apport de cette civilisation aryenne et, en plus, des éléments de la culture et de la pensée de l'Extrême-Orient. Par son canal passeront également des notions de la science grecque qu'Hellènes et Syriens auront propagées dans les institutions des grands Rois. L'on ne

saurait, d'autre part, sous-estimer l'importance de l'émigration des Nestoriens, chrétiens hérétiques, pour la propagation en Perse d'idées et de valeurs helléniques.

Il est concevable que l'influence grecque, exercée par diverses voies, ait préparé l'amalgame arabe à de nouvelles orientations. Néanmoins des manifestations généreuses se feront encore attendre. La crise intérieure qu'a connue l'Islam à la suite de la Conquête, son effort vers l'arabisation, étaient de nature à retarder le mouvement d'une régénération intellectuelle. Bien que l'ode des Bédouins garde encore sa place prépondérante, la vie délicate et passionnée de la cour des Omeyyades de Syrie (660-750) ouvre déjà aux poètes musulmans de nouveaux horizons. Le besoin de systématiser les travaux d'exégèse sur les textes anciens, en particulier les livres sacrés, a donné naissance à une activité philologique particulièrement importante et à une science religieuse qui préparera l'esprit arabe pour des analyses à la fois dogmatiques et philosophiques.

Il faudra attendre la renaissance des Abbassides pour atteindre l'épanouissement de l'influence grecque. Certes le milieu persan où la culture arabe tirera dorénavant sa force ne sera pas étranger à ce processus vers la maturité. Des institutions scientifiques faciliteront l'échange des connaissances et des idées. L'érection par le calife Mamoun (813-833) de l'observatoire de Bagdad et de la « Maison de la Science » marquera notamment une date dans l'histoire culturelle des Arabes.

Les traductions des textes grecs, faites soit directement sur l'original soit non moins souvent sur des versions syriaques, initient les savants arabes à l'étude de la Philosophie et des Sciences. La plupart d'entre ces traducteurs, qui sont en même temps des penseurs éminents, étaient des chrétiens, d'origine grecque ou syrienne, voire même arabe. Je cite le cas d'Abu Zaïd Honain ibn Ishak al-Ibadi (807-873), issu

d'une tribu arabe de Hira qui avait embrassé le christianisme. Il a entrepris un voyage d'études en Asie Mineure où il a appris le grec. Excommunié à cause de la position qu'il avait prise dans la querelle des images, il s'est donné la mort. On lui attribue des traductions de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate, de Dioscoride et surtout de Galien. Kosta ibn Luka, né vers 820, était son cadet. Il était grec, originaire d'Héliopolis en Syrie, philosophe et médecin très distingué. Il a lui aussi entrepris un voyage d'études en pays byzantin d'où il a rapporté des textes grecs. Grande a été sa contribution à la propagation des sciences.

L'événement qui a eu une influence décisive sur l'orientation de la pensée arabe, a été la découverte d'Aristote. Au début, l'étude de sciences naturelles et de la médecine a rendu plus familières aux Arabes les œuvres du philosophe grec se rapportant à la Nature, mais très tôt toute la philosophie aristotélicienne a été accessible à la pensée musulmane. L'on s'étonnera, bien entendu, en constatant que ce système, ainsi qu'il a été formé dans les écoles de Syrie et de Bagdad, a un caractère nettement néo-platonicien ! « Dans le catalogue des œuvres d'Aristote, a-t-on dit, s'étaient glissés des écrits d'inspiration bien différente, que le philosophe grec eût assurément désavoués et qui exercèrent cependant une influence décisive grâce à l'autorité dont son nom les couvrait. » — « La conséquence la plus importante de ce fait, conclut Étienne Gilson, est que, dans l'ensemble, la pensée arabe va élaborer une synthèse de l'aristotélisme et du néoplatonisme sur laquelle la réflexion et la critique des théologiens du XIII^e siècle devront nécessairement s'exercer ». Avicenne (Ibn Sinâ, 980-1037) en Orient et Averroès (1126-1198) en Espagne porteront à sa perfection cette synthèse philosophique propre aux Arabes.

La Médecine, les Mathématiques, l'Astronomie et la Géographie chez les Musulmans doivent leur naissance à la tra-

dition grecque, ancienne et post-classique. Si l'expérience des Syriens et des Persans, comme les méthodes thérapeutiques de l'Inde, ont servi de départ pour la médecine arabe, la traduction des œuvres d'Hippocrate et de Galien ont contribué à en faire une science systématique. Quant à l'apport proprement byzantin, il faut citer les noms de Paul d'Égine et de Jean d'Alexandrie, auteurs du VII^e siècle, dont les Arabes ont connu et traduit les œuvres. Euclide, Théon d'Alexandrie, Aristarque, ont été les maîtres des Arabes en matière de mathématiques et d'astronomie. Mais aucune de leurs œuvres n'a autant influencé l'évolution de ces sciences que la Composition mathématique (*Μαθηματικὴ Σύνταξις*) de Claude Ptolémée qui, traduite dès le commencement du IX^e siècle sous le titre d'*Almagest* (la *Μεγίστη Σύνταξις*!) a connu, en Orient comme en Occident, une notoriété exceptionnelle.

Directement ou indirectement, Byzance a joué un rôle prépondérant dans cette œuvre d'une importance mondiale que fut l'initiation des Arabes à l'héritage de la culture antique. Elle y a ajouté l'offrande, plus modeste, de sa propre activité. En attendant les influences que le monde arabe, directement ou indirectement, va exercer à son tour sur Byzance, on doit signaler l'évolution d'un curieux genre littéraire né du contact des deux civilisations adversaires. Déjà depuis l'apparition de l'Islam, les chrétiens des pays conquis avaient affronté la nouvelle religion et, soit par des conférences publiques, faites devant de hautes personnalités musulmanes voire même des califes, soit par des écrits de polémique, essayé de montrer les erreurs du dogme mahométan. Au IX^e siècle, cette habitude se prolonge à Byzance. Des personnalités éminentes de l'Église et des lettres, comme Jean le Grammairien et Photius, futurs patriarches de Constantinople, comme ce Constantin-Cyrille qui devait devenir plus tard l'apôtre des Slaves, ont visité la cour des califes et, par leur finesse dans les controverses

dogmatiques, attiré l'admiration des Arabes. Des traités dogmatiques de cette époque, on connaît celui de Bartholomée d'Édesse *Contre les Mahométans* ainsi que les travaux de polémique de Nicétas de Byzance écrits sur la demande des empereurs Michel III et Basile I^{er}.

Les influences arabes sur la science byzantine ne se manifesteront qu'à partir du xi^e siècle. Que des courants obscurs aient atteint les centres byzantins même avant cette date, la chose ne paraît pas impossible. Des témoignages précis accusent les empereurs iconoclastes d'avoir imité dans la lutte contre les images les pratiques musulmanes. Même si nous sommes obligés de rejeter ces renseignements, nous ne saurions que reconnaître que le milieu dans lequel le mouvement iconoclaste a pris naissance n'était pas étranger à l'irradiation islamique. Toutefois les influences concrètes se précisent à partir du xi^e siècle et deviennent plus amples aux temps des Paléologues.

Pour un détour curieux, les Byzantins de ces derniers siècles ont en quelque sorte redécouvert, par le canal de la tradition arabe et persane, les œuvres de leurs ancêtres. Cette Rückwanderung (pour employer le mot de Krumbacher) a servi de point de départ d'une renaissance de la Médecine, des Mathématiques et de l'Astronomie à Byzance. Au xi^e siècle, à ce qu'il semble, le proto-a-secretis Constantin Réginos, sous le titre « Ἐφ'ὁδία τοῦ Ἀποδημοῦντος », a traduit un traité du médecin arabe Abou Djafar Ahmed ibn Ibrahim. Son influence sur la théorie et la thérapeutique byzantines sera très grande. D'autres traités, comme celui sur « La valeur des aliments » et sur « Les remèdes introduits de Perse d'après la traduction grecque de Georges Choniate », témoignent d'une dépendance, directe ou indirecte, de la science arabe.

La *Composition mathématique* de Ptolémée qui, sous la forme de l'*Almageste*, a guidé les recherches astronomiques

des Arabes, revient à Byzance par les voies les plus sinueuses. C'est ainsi qu'en 1322 les méthodes astronomiques se propagent par la traduction de l'ouvrage de Schams al din de Bokhara. Déjà avant cette date, dans l'Empire de Trébizonde les recherches avaient connu, sous l'impulsion de la Perse, un tel éclat qu'André Libadénos pouvait affirmer que les études astronomiques étaient cultivées dans cette ville d'une manière plus heureuse que partout ailleurs et que cette science ne venait point d'Athènes, mais de Chaldée. Nous savons d'autre part que Grégoire Chioniadès a été à bien des égards l'un des représentants les plus éminents de cette renaissance. Vers la fin du xiii^e siècle, il a visité la Perse où il s'est occupé de l'étude de l'Astronomie. Il en a rapporté à Trébizonde des ouvrages persans. Vers la fin de sa vie Chioniadès a été nommé évêque de Tebriz où il était chargé d'une mission importante auprès des Mongols. Dans son entourage a été formé le médecin Georges Chrysokokkès, auteur de traités géographiques et astronomiques, notamment de celui terminé en 1346 et intitulé *Interprétation de la Composition des Persans*.

Ces apports de la pensée et de la science arabes n'atteignent au fond que certains milieux intellectuels du monde grec. Des œuvres d'un caractère populaire ont touché, à Byzance, comme d'ailleurs en Occident, les masses du peuple. L'*Histoire de Syntipas* de Michel Andréopoulos (Τὸ ἱστορικὸν Συντίππα τοῦ Φιλοσόφου ὀρειότατον πάνυ) n'est qu'une version de Pantchatantra traduit de l'ancien persan en arabe au viii^e siècle. Elle a été connue dans l'Europe occidentale sous les titres : *Historia Septem Sapientium* et *Li Roman de Dolopathos* (version de Herbers, du xiii^e siècle) où Shakespeare a puisé certains éléments pour son *Marchand de Venise*. Le texte grec a été rédigé d'après la version syriaque et date, à ce qu'il semble, du ix^e siècle.

De cette même collection de Pantchatantra a été extrait le

conte arabe de Kalilah et Dimnah, traduit, au VIII^e siècle également, par Abdallah ibn el-Moqaffa. La version grecque, rédigée vers 1080 par un haut fonctionnaire byzantin, Syméon Seth, porte le titre *Στεφανίτης και Ιχθυόλαττης*. C'est par elle que le conte a été très tôt répandu dans le monde slave.

Dans une revue d'ensemble des rapports intellectuels entre Byzance et les Arabes l'on s'étonnerait peut-être de trouver quelques renseignements sur la littérature, savante et populaire, qui tire son origine non point du contact des deux civilisations, mais du conflit, long et acharné, entre les deux Empires. Je n'ai pas cru cependant devoir passer sous silence cet important chapitre des manifestations intellectuelles. Du VII^e au X^e siècle, par terre et par mer, en Asie Mineure, en Syrie, en Arménie, en Italie et dans l'Afrique du Nord, dans les eaux de la mer Égée et de l'Adriatique, sur les grandes îles de la Méditerranée, l'Empire byzantin a livré la bataille suprême pour son existence. Luttés d'un héroïsme incomparable, épisodes et vicissitudes dramatiques ; une véritable épopée devant laquelle pâlerait le célèbre Poitiers ! Il serait inconcevable que les deux mondes adversaires, l'un riche d'une longue tradition épique, l'autre animé d'un rare sentiment lyrique, il serait vraiment inconcevable qu'ils n'y eussent pas trouvé une source pure d'inspiration. Bien au contraire, du côté arabe comme du côté grec, ce ne furent pas seulement le bruit des armes et les hennissements des chevaux. Les épisodes de la lutte ont ému les peuples et, le long des frontières orientales, une littérature abondante a pris naissance. Les peuples devaient en tirer des symboles nationaux.

La poésie savante des Arabes a eu, au IX^e siècle, deux représentants éminents : Abou Tammam (887-846) et Buh-turi (820-897). Dans des poésies adressées pour la plupart aux califes, ils ont chanté les gestes et exploits des grandes

armées musulmanes. Je n'oublie pas le malheureux poète de la cour des Hamdanides, Abou Firâs, qui, chantre et soldat, a pris une part active dans la lutte contre les Byzantins et qui, fait prisonnier, a été amené à Constantinople et retenu de 962 à 966. Ses vers bilieux contre Nicéphore Phocas témoignent d'un fier sentiment national. A la défaite qu'ont essuyée en Sicile les troupes byzantines du drongaire de la flotte Nicétas (946-965), se rapporte une longue poésie du contemporain Ibn Hani el-Andalusi. Elle a été composée en l'honneur de l'émir al-Mu'izz.

Une place à part doit être faite aux textes d'un caractère populaire. Parmi ceux-ci il convient tout d'abord de citer Delhemma, titre sous lequel on désigne d'habitude un long roman arabe intitulé : « Vie de l'émira Dhat el Himma, mère des Champions de l'Islam, de son fils l'émir Abd el-Wahhab, de l'émir Abou Mohammed el-Battal, du maître de l'erreur Oqba et de l'astucieux Shoumadris. » Nous avons là « une longue reconstitution romanesque, fondée sur des légendes diverses et quelques vagues connaissances historiques véritables, d'un siècle et demi d'histoire des relations arabo-byzantines, du calife omeyyade Merwan I^{er} (684-685) au calife abbaside Wathiq (842-847). Ainsi Delhemma embrasse les grandes périodes de la lutte entre Byzantins et Arabes. Bien que des interpolations ultérieures de provenances diverses se soient introduites dans le conte primitif, l'on distingue dans ce roman deux cycles épiques parallèles : celui des Omeyyades de Syrie ayant pour sujet central l'expédition contre Constantinople en 717 et le cycle de Mélitène dont l'épisode le plus en vue est la bataille de 863 et la mort de l'émir 'Amr.

Au roman de Delhemma se rattache l'épopée turque de Sayyid Battal qui a conservé la mémoire de diverses phases de la lutte arabo-byzantine autour de Mélitène aux IX^e et X^e siècles.

L'on songe déjà à Digénis Acritas. En effet, de l'autre côté de la frontière, dans les plaines de Cappadoce, dans les gorges du Taurus et de l'Antitaurus, la guerre contre les Arabes prépare l'atmosphère pour l'éclosion d'une riche poésie épique. Plus sobre dans sa conception, d'une composition plus symétrique, classique dans sa forme, cette poésie populaire élabore de véritables cycles d'épos. Celui de Digénis Acritas l'emportera sur les autres. Des versions écrites, mi-savantes mi-populaires, nous révèlent des efforts tentés pour former une épopée héroïque. Le souffle aura manqué à la Byzance savante pour créer une œuvre vraiment grande. En somme, ce qui nous en reste de plus pur et de plus sincère c'est ce que la tradition du peuple grec a su conserver.

On fait remonter la geste la plus ancienne au temps des premiers Isauriens. On ne saurait pas l'affirmer comme on ne saurait accepter sans réserve l'identification de Digénis avec ce Diogène, turmarque des Anatoliques, tué par les Arabes en 788. On distingue néanmoins des époques et des gestes superposées. Dans certains cas le milieu paulicien se laisse clairement voir. Les exploits et les hauts faits de guerre de la dynastie d'Amorium, les grandes figures de l'époque macédonienne, précisent les limites dans lesquelles l'épopée grecque médiévale s'est formée. Les géniales trouvailles de M. Henri Grégoire ont renouvelé, en ces dernières années, nos connaissances et nos conceptions.

Elle ont notamment contribué à établir un fait d'une importance capitale : à savoir que, si la poésie acritique se prolonge dans le monde slave et exerce son influence sur l'épopée occidentale, elle reçoit à son tour de l'Orient musulman des éléments abondants. Digénis lui-même est le fils d'un émir arabe et d'une mère grecque. N'oublions pas que le milieu dans lequel l'épopée s'est formée, bien qu'il fût de langue grecque et de cœur grec, n'était pas étranger à cet esprit arabe qui régnait au delà de la frontière. L'État lui-

même avait tout intérêt à favoriser cette politique de pénétration et de conciliation.

Digénis est « le symbole littéraire de l'alliance » avec les populations des pays reconquis. Plus encore : il symbolise l'interpénétration arabo-byzantine dont il a été question plus haut. Rarement symbole fut plus représentatif : autour des eaux « boueuses » et « troubles » de l'Euphrate deux mondes se sont rencontrés et combattus. Les longs conflits ne les ont pas empêchés d'échanger des connaissances et des idées. Digénis est comme la marque de leur synthèse (1).

D. A. ZAKYTHINOS.

(1) Cette étude a paru dans l'*Hellénisme contemporain*.

L'ISTHME INCONNU.

EN MANIÈRE DE PRÉFACE.

Il serait parfaitement inutile de chercher à identifier les figures fugitives esquissées en ces pages romancées ; elles n'ont jamais existé, et ne peuvent donc représenter que des silhouettes aperçues au détour du chemin, ou sortant d'un bal aux sons d'un orchestre invisible, ou bien encore traversant comme des ombres les jardins fleuris qui bordent le Lac, avant de disparaître à l'horizon de la vie.

AUX DÉSENCHANTÉES...

Combien elles le sont davantage, celles qui ne sont pas enfermées dans les harems, mais qui, au contraire, parcourent le grand voyage de la vie ; éternelles voyageuses de la course au bonheur, qui passent ainsi sans le rencontrer, mais en le désirant et le cherchant toujours...

Oh ! mes sœurs en tristesse, je vous comprends, et je vous plains, et mon âme est avec vous.

UN SOIR A VENISE.

On dirait la peinture d'un chagrin.
Un visage sans cœur...

Hamlet.

Il se fit tout à coup le plus profond silence.

C'était à la fin d'un dîner chez le chargé d'affaires de France, sur la véranda blanche ; il n'y avait pas dans ce pays-là le contraste habituel entre le noir des fracs et les toilettes des femmes ; le blanc seulement était la couleur de rigueur, *smokings* blancs, toilettes claires, roses blanches partout ; cela était joli, suave et charmant comme un parfum toujours jeune.

Les joyeux couples s'étaient promenés et attendaient la fraîcheur de la nuit pour danser et tout le monde se rapprochait presque insensiblement d'un jeune homme nouvellement arrivé d'Europe, car tout le monde aurait voulu pouvoir connaître l'énigme cruelle qui avait l'air de barrer son front, dénué de rides pourtant.

Il conta :

Il m'est arrivé une seule fois dans ma vie de songer, il n'y a pas très longtemps de cela, et pourtant il me semble qu'il y a des années ; j'étais transporté tout à coup à Venise, c'était vers la fin d'une soirée d'automne, j'étais sur l'eau dans une gondole étendu sur les coussins, mollement bercé par le courant, alors que mon gondolier ramait doucement pour ne pas atténuer le charme des voix et des guitares que j'entendais comme de très loin.

Il y avait eu une fête sur l'eau ce soir-là et l'on pouvait encore entendre les derniers échos des derniers orchestres qui rentraient chez eux lentement et comme à regret... là-bas très loin, passé le grand canal, il y avait des yachts américains

très grands, très neufs, et trop beaux qui faisaient contraste d'une manière presque brutale avec la douceur du paysage de nuit, si beau, si prenant, si douloureusement captivant. Sur ces bateaux-là, on devait pouvoir écouter les plaintes d'une mandoline sans tressaillir, dans les fumoirs ou dans les salons on devait parler mondanités, ou s'entretenir des hausses de valeurs de la dernière semaine à Wall-Street ; il n'y avait que les ombres noires des maîtres d'hôtel donnant leurs derniers ordres sur le deck qui tachaient la blancheur immaculée des yachts.

Singulière fantasmagorie d'un siècle presque à venir et contraste puissant avec la beauté immatérielle du décor.

Nuit splendide, lune sereine, éblouissant de clarté les vieux palazzi délabrés de Venise.

Reflets argentés sur les murs vermoulus, sur les ponts de bois en ruine, sur toutes les gondoles éclairées faiblement d'une petite lanterne, clapotis de l'eau presque musical comme les derniers accords d'une mandoline, d'une fête, d'une trop grande fête, loin du bal...

J'avais fait arrêter ma gondole pour mieux jouir de ce spectacle grandiose, unique même et nous étions pas très loin de la place Saint-Marc, presque en face l'église qui prenait encore un cachet plus délicat à cette heure-là. J'étais toujours dans ma gondole à regarder droit devant moi, insensiblement charmé par toutes ces choses, ne pensant à rien, jouissant d'une manière presque muette de la poésie intense qui se dégageait des moindres endroits que je voyais... je ne pensais à rien.

Soudain, parmi toutes ces blancheurs, je vis se détacher une forme plus blanche encore que tout le reste, j'ai dit, ce n'était qu'une forme, elle s'avancait plus qu'elle ne marchait sur la terrasse d'une maison avoisinant l'église, vint s'accouder là sur le balcon de pierre et resta... ce n'était qu'une forme, un fantôme plutôt duquel se dégageait un charme

indéfinissable, et que je semblais connaître. Il n'y avait plus aucune gondole sur le canal et je fis signe au batelier de rester là où il était et d'éteindre la lanterne, ce qu'il fit...

Mes yeux étaient de nouveau fixés sur mon fantôme blanc, tout blanc, qui se croyant bien seul cette fois, entrouvrit son voile, montra son visage aux étoiles, et de nouveau s'accouda...

Insensiblement mon bateau se rapprochait de la maison et je pus remarquer les traits de ma vision ; c'était une femme, une femme d'une trentaine d'années à peu près ou du moins à qui on aurait pu donner cet âge ; ses yeux n'exprimaient rien qu'une tendresse infinie pour ce qu'elle voyait, on aurait dit que tout son être vivait par ses yeux, qu'elle ne sentait rien, qu'elle respirait à peine, toute sa personne était comme concentrée dans son regard captivant et merveilleux.

Elle restait, pensive, accoudée sur le froid de la pierre, insensible à tout, au temps, à la nuit, à l'espace, à la vie ; étrange et cruelle chose qu'une jeunesse aussi belle, perdue pour tous, ignorée du monde...

J'interrogeais mon batelier, c'était une histoire dont on jasait un peu déjà : une dame était venue il y a six mois environ louer ce palazzo abandonné, elle l'avait fait restaurer et était venue s'y installer il y a deux mois. Personne ne savait qui elle était, d'où elle venait — on ne la voyait jamais sortir, elle était servie par une servante fluette et jolie qui ne parlait jamais non plus et semblait s'ignorer elle-même pour le plaisir de sa maîtresse.

Cette femme ne recevait personne.

J'étais très intrigué, et, comme ma gondole se rapprochait de plus en plus, je pus distinguer nettement ses traits d'où j'étais.

Mais oui ! je connaissais ce visage, l'oubli que je cherchais ne pourrait donc jamais se faire dans mon âme ; cette femme était à la fois mon seul bonheur et le malheur de toute ma vie ;

et je la retrouvais là, devant mes yeux, un peu changée, mais non vieillie, d'une jeunesse plus immortelle peut-être, vêtue de blanc pour toujours ; cette femme c'était ma Destinée qui était devant moi, la fatalité qui m'avait englouti.

Car j'avais aimé cette femme et j'en étais aimé.

Il pouvait être deux heures du matin, elle sortit de sa contemplation muette et, se retournant pour voir s'il n'y avait personne, elle chanta ; elle chanta une romance vieille, mais jolie, sans autre accompagnement que le clapotis de l'eau et le murmure du vent.

Sa voix prenait tantôt des intonations douces comme des paroles d'amour, et, tantôt des sons durs presque méchants qui semblait être une vengeance sur des êtres morts : remembrances de meurtrissures faites, d'aveux oubliés, de vie déchuë ; une suite de remords, de projets, de duels, de suicides, de douleurs, de larmes ; c'était un peu le renouveau d'une vie d'aventure pleine d'écueils, de charmes, de luttes, d'exils, de retraite et d'enchantement, un mélange indéfinissable de haine inavouée et de douceur aimante...

Cette romance, je l'avais entendue une fois dans ma vie, dans une petite localité des environs de Paris, avant de nous quitter, et je me retraçais par la pensée les moindres incidents de cette dernière journée, journée d'amour muet et d'adieu...

Je ne pouvais plus entendre cette voix, j'étais glacé de terreur, transi de froid, je cherchais l'oubli et je ne pourrai donc jamais arriver à le trouver. Je demandais au batelier de me ramener chez moi. Il rama. Et, à mesure que la gondole se détachait de la maison, je voyais mon fantôme diminuer, ma forme blanche disparaître, le chant s'adoucir, ne plus être rien qu'un murmure insensible...

Et maintenant, loin dans le canal, je n'apercevais plus qu'une forme blanche vaguement définie, un fantôme, le fantôme de ma Destinée, de ma vie, de mon malheur, mais aussi de mon bonheur fugitif.

J'éprouvais à la fois un regret et un infini délassément, et ma douleur se confondait au clapotis de l'eau contre la barque.

Addio ! chantait le gondolier — Addio ! disais-je moi aussi insensiblement à la forme blanche qui disparaissait là-bas dans la nuit, sans doute pour toujours. . .

Cette femme, ce fantôme, ce charme, cette fatalité, c'était mon amour qui sombrait de nouveau, c'était un cœur mort qui revivait en elle — mort à tout jamais — car cette femme n'avait plus de cœur.

Et il ajouta presque insensiblement pour que personne ne l'entendit :

— Et moi non plus.

Il se fit tout à coup le plus profond silence.

A UNE DÉSENCHANTÉE QUI PASSA...

Elle ira son chemin, distraite
et sans entendre...

(ARVERS.)

Elle s'arrêta, pensive, au bord d'une allée qui longeait le Lac, très à l'abri des humains sur ce banc que surplombait une futaie — et se croyant à l'abri bien plus de sa pensée dominante qui la hantait cruellement.

Le positivisme la ravirait-il toute sa vie, et laisserait-elle s'envoler toutes ses années de jeunesse, la dernière jeunesse sans avancer un peu. Oh ! si peu, sur ce délicieux chemin défendu qui l'attirait tellement toujours, sans même qu'elle le veuille, par intuition, par besoin de douce expansion, une expansion immatérielle qui la laisserait après moins craintive, plus sûre d'elle même vis-à-vis d'Elle. . .

Il n'y avait pourtant ce soir-là rien d'attirant à l'excès, rien qui puisse prendre son esprit ou son âme, aucun

spectacle qui puisse lui faire voir l'autre côté des choses ; au contraire l'immense calme très oriental d'une soirée printanière, le ciel bleu, le lac très limpide — avec une lumière très douce rayonnant, superbement. . .

Que craignait-elle alors ? — Et, pourquoi cette lutte vis-à-vis d'elle-même, quand elle n'était même plus craintive et qu'elle ne pouvait voir l'avenir que sur les ailes très enchanteresses du bonheur sûr, de la paix assurée ; un réconfort toujours charmant et la perspective d'un bonheur uniforme toujours limpide et clair comme les eaux du lac. . .

Et voilà que tout à coup, à côté de son utilité mondaine et humaine apparaissait aussi son inutilité sentimentale — et la monotonie de son existence trop uniforme — trop réglée, trop belle, trop utile — et à la fois inutile à elle-même.

La non croyance dans ses principes appris très jeune, et suivis très à la lettre, revenait dans son cerveau halluciné un peu par l'ambiance extraordinaire de tout ce qui lui était apparu de défendu dans ses lectures, dans ses études sur les mœurs, sur la Vie, sur les vies plutôt — telle une geisha japonaise qui laisse parfois son illusion enfantine lui donner des rêves d'or où des palais enchantés miroitent à ses yeux attirés par le luxe ou les plaisirs.

Elle s'était assise là, très triste, rêvant à l'infini, et se débattant contre l'Invisible attirance qui voulait à toutes forces la sortir d'elle-même, lui souffler des pensées qui lui semblaient défendues et très désirables.

A la seule idée de ces pensées magnifiques et sordides, elle sentait tout son être très sain se gonfler d'amertume douloureuse, et pour se défendre à elle-même une semblable suite d'idées, elle se mit presque machinalement à serrer son sac d'argent comme pour se protéger contre des dangers menaçants.

Et ses doigts frêles en serrant les mailles de son sac y découvrirent comme des grains d'un chapelet presque sacré,

sacré par ce que sa pensée qui passait maintenant très loin par-dessus le Lac et les collines de sable ne voulait plus s'arrêter à rien de terrestre, à rien qui ne fut pas l'immortelle beauté de sa Religion.

Et sa prière — Oh ! une petite prière très simple et bien humaine, sans phrases, sans mots, une prière qui était comme un murmure invisible la faisait plus jolie et plus charmante encore dans son effroi de tout ce qui l'entourait — invisiblement.

Mais, que craignait-elle donc ? puisque sa prière intime la débarrassait à tout jamais de ses tendances, et, pourquoi priait-elle puisqu'elle n'avait rien à craindre — rien à craindre du tout ?

Et, de fait elle ne pria plus.

Elle pensa.

Elle revit dans son cerveau ses années de toute jeunesse où elle n'avait pas à redouter la vie et tout à en attendre. Elle revit ses douces aspirations vers un cloître enchanteur et très doux, où les détails matériels s'effaçaient devant une béatitude angélique. Elle revit aussi son autre idéal : l'arrivée du prince charmant qui la prendrait, elle, toute petite, pour en faire sa femme — qui la grandirait pour en faire la compagne de sa vie — humainement.

Elle obéissait ainsi à deux Lois. — Mais toujours obéir ! La soumission à deux désirs, à deux ambitions. Le cloître, le mariage ; deux devoirs immaculés, l'un moral, l'autre social.

Elle avait choisi le dernier un peu par effroi du mysticisme, beaucoup par amour de l'aventure, du nouvel attrait d'une vie mondaine, avec beaucoup de choses à apprendre, à voir, à comprendre. Elle avait vu, elle avait entendu, elle avait compris — spectatrice très attentive de tout ce que comportait de scandaleux l'élite de la Société de cette petite ville d'Orient très européenisée où elle vivait ; elle avait très vite compris que là n'était pas son désir inavoué de survivre à sa vie.

Non plus ses rêveries qui avaient toujours suivi toutes ses lectures du dernier paru « roman ou théâtre » n'avaient pu lui faire concevoir une analogie entre sa conception à Elle de l'à côté très désiré de sa vie actuelle, avec les scandaleuses anecdotes burlesques ou dramatiques qui ressortaient de ce monde de choses qui parisianisaient son esprit à distance.

Non, ce n'était pas cela qui l'attirait.

Elle n'aurait pas voulu vivre tout à fait sa vie, et pourtant tout le reste, tout ce qu'elle comprenait dans l'à côté des vies des autres lui apparaissait comme choquant et brutal ; — trop choquant pour son émotivité douce, éprise d'un idéal un peu immatériel.

Non ; ce qu'elle voulait — ce qu'elle désirait — c'était . . . Mais non, cela n'était pas possible ; et à cette seule idée elle resserra davantage contre elle son léger sac, très sacré depuis sa prière de tout à l'heure, une prière au Dieu de son enfance qui l'avait toujours protégée malgré tout.

Pourtant n'y avait-il pas dans son joli rêve d'or des visions très douces de sentimentalité werthérienne ; n'y avait-il pas des effets de nuit très splendides qui l'attiraient, qui l'avaient toujours attirée ? — Oh ! oui, il y avait tout cela et bien d'autres choses — ces exemples peu fréquents d'amours inavouées qui durent ainsi toujours. N'y avait-il pas eu des disparitions pour des femmes aperçues et aimées ? — des adorations dans l'ombre, dans un mysticisme plus grand encore que celui du cloître.

Oui, il y avait tout cela dans sa pensée.

Et c'était tout cela qui l'attirait. — Alors, pourquoi prier, puisque c'était là son désir inavoué, mais existant tout de même, son désir intime, quand même, et malgré elle.

Et c'est vrai qu'elle ne priait plus ; elle ne demandait plus rien à la nature enchanteresse, que de servir de cadre encore à son rêve joli qui l'emportait vers des contrées inconnues et désirées. Rien d'autre n'assombrissait sa pensée que l'ombre

lente qui descendait du couchant pour faire plus scintillant le lac et plus profonds les bois. — Et elle était toujours là, sur ce banc très large, petite poupée très charmante, petite comparativement à la grandeur majestueuse du lieu, dans la sveltesse endeuillée de sa robe. Sa pensée n'avait plus rien d'humain, et elle l'aimait sa pensée, son rêve. — Oh ! oui, comme elle l'aimait maintenant qu'elle ne priait plus — qu'elle n'avait plus besoin de prier puisque le Bonheur, son bonheur lui apparaissait ainsi très lointain, fugitif aussi comme quelque chose d'éternellement désirable, un Idéal auquel elle ne parviendrait peut-être jamais, mais qui la sortirait pour toujours de la monotonie d'une vie trop uniforme.

Elle avait abandonné son sac, presque — et l'acuité de son regard très ardent, grandi par l'approche de la pénombre, pouvait suivre désormais plus sûrement son joli rêve d'or sur les eaux scintillantes du Lac, hésitant un peu encore entre la blancheur promise du clair de lune, ou les derniers reflets du soleil couchant dans le miroir rosé . . .

Et c'est ainsi que pour la première fois de sa vie, elle laissa sa pensée s'en aller à la dérive, sans aucune contrainte — splendidement . . .

UN SOIR DANS UN JARDIN.

Toutes nos joies sont imaginées.

M.

...La nuit tombait, nous étions seuls, tellement près et cependant tellement loin par la pensée, par nos pensées multiples qui nous faisaient rêver tout haut les splendeurs d'antan, revivre notre vie si différente du cœur et de l'esprit... Le soleil estompait de couleurs chatoyantes le décor illuminé qui était devant nous et son reflet colorait encore les arbres verdoyants de cette soirée d'hiver, d'hiver printanier ; et cette douceur charmait malgré tout ce jardin où nous étions venus tous deux à la tombée du jour, poussés par ce commun désir de laisser aller notre pensée, comme on laisse aller parfois aussi son corps à la dérive, cette dérive de la vie qui nous prend tous comme des épaves de l'existence, pour nous libérer de tout souci et aller de l'avant vers cet idéal sans forme qui nous berce malgré tout, vers cet idéal qu'on ne demande même pas à toucher, par peur d'avoir trop de douleur après, par peur de cet affreux mal qui nous aveugle et qui tue...

Nous parlions, et votre voix me charmait toujours, toujours, c'était un peu une voix d'antan qui venait me reprendre, une douceur vers laquelle je me sentais glisser, doucement, doucement, comme les derniers reflets du soleil couchant venaient mourir eux aussi dans le miroir rosé...

...Nous parlions, et je me sentais là dans ce jardin comme auprès d'un être plus fort, plus fort que la raison, il ne me semblait pas marcher auprès d'une femme, mais auprès d'un Mythe, plus volontaire que moi, femme de nom qui avait la volonté que je n'avais plus, et je me sentais pris, pris plus

que jamais, torturé de nouveau par ce besoin d'inextricable amour qui me prendrait en entier, sans me laisser penser une seconde aux souvenirs qui me berçaient sans cesse, aux raisons de vivre qui alanguissaient mon âme comme mon corps était alangui par la douceur du paysage couchant, si beau, si prenant, si enivrant. . .

Je me plaisais à regarder dans cette vie déchue qui était la mienne, cette vie de pantin qui avait souvent plu, et qu'on avait toujours rejeté après comme une chose morte qui a cessé de plaire. Je me plaisais à regarder en vous comme une Destinée nouvelle qui s'offrait à moi, celle d'une vie décisive, inéluctable, qui me ravirait à d'autres tentations mauvaises, une féminité qui m'enlèverait à d'autres féminités exquises aussi, mais dangereuses. . . Et ma confession faite d'une manière presque muette s'en allait ainsi au gré du vent, bercée par la douceur du soir, cette confession qui sortait de mon âme sans que je le sache, et que vous preniez toute, avidement, comme quelque chose de rare qu'on ne peut voir qu'une fois, qu'on ne peut plus entendre après. . . et c'était ce quelque chose de rare, de vraiment sensationnel qui vous prenait aussi malgré tout, qui vous portait à vous confier à moi, à vous laisser aller à cette double confession de nos deux vies passées.

Je me rappelle très bien tout cela, nous étions arrivés au bord du lac, on n'entendait plus rien que le bruit du vent dans les grands arbres, qui rendait moins monotone la splendeur du jardin, moins triste la beauté du crépuscule, et nous nous sommes tus.

J'écoutais résonner en moi ce quelque chose que vous ne pouviez pas entendre, ce murmure d'amour qui était sur mes lèvres, ce murmure qui faisait battre mon cœur plus vite, mon cœur à moi comme si j'avais un cœur encore, comme si un pantin devait avoir un cœur. Et je vous regardais, je regardais dans vos yeux si grands, si jolis, si purs, comme

pour y chercher l'image de ma destinée, de cette fatalité qui engloutirait à jamais ce moi, avec mes raisons de vivre fausses, qui m'enlèverait vers un idéal nouveau, plus pur, plus humain, si tentateur et tellement joli.

Et je ne vous ai rien dit.

J'attendais, je jouissais de cet inéluctable bonheur qui me prenait par avance en entier, sans même qu'un serrement de main puisse mettre un baume à cette nouvelle blessure, sans même qu'un regard plus prenant puisse sceller d'une manière compréhensible ce pacte d'intimité qui me prenait aussi par avance, cet amour nouveau qui entraînait en moi comme la douceur du crépuscule ou la fraîcheur de la nuit.

Et de nouveau vous me parliez, j'écoutais seulement ce charme de votre voix qui résonnait déjà tellement dans mon cœur, dans ce cœur que je croyais à jamais mort ; et c'était votre confession à vous qui revenait, qui venait me reprendre, votre tristesse dans la vie, sans but, ou plutôt avec un but précis, brutal, irrémédiable, mais dénué de poésie. Et nos deux douleurs se confondaient dans le même sentiment, ce besoin pour nous calmer l'un et l'autre d'un amour nouveau, d'un autre amour, qui nous guérirait peut-être de notre blessure commune sinon identique, qui nous ferait trouver la vie moins banale, moins fausse, moins laide. Ce besoin d'un idéal fixe que nous voulions trouver malgré tout.

Ce charme, cette force délicieuse qui me prendrait — si elle était en Elle, pensais-je !

Et vous, sans doute, vous disiez-vous : si cette douceur aimante dont j'ai besoin était en lui ?

Et ce fut tout. L'éclat de vos yeux suffisait à cette minute-là pour faire mon bonheur, mon fragile bonheur, la vie n'existait plus, mon ancienne existence disparaissait, faisant place à une nouvelle, plus forte, plus virile, moins efféminée ; et je m'y laissais aller un peu comme un enfant qui aurait peur encore de cette vie qui nous fait mal parfois, peur parce

qu'on la connaît trop, beaucoup trop, et que l'on comprend beaucoup trop de choses...

Et l'envie délicate de vous embrasser ne me prenait pas au point d'oser le faire, de troubler cette communion d'âmes par un acte quelconque, si charmant soit-il...

... Le crépuscule était complet et nous sommes restés longtemps ainsi à regarder dans le passé de nos deux vies qui s'étaient brisées et qui allaient s'unir un peu, peut-être à jamais, pour nous montrer l'image d'un bonheur probable et doux, un réconfort charmant qui nous prenait l'un et l'autre comme de très loin, alors qu'autour de nous s'étendait l'immense nuit, tentatrice, complice de tant de choses, et le jardin désert qui mettait une note d'ironie décadente à ce pacte muet de nos deux cœurs qui s'étaient compris peut-être sans vouloir se le dire encore...

Image chérie de mon Idéal, reviens encore m'égayer, me prendre en entier pour m'enivrer de cet encens divin qu'est l'intimité du cœur, celle plus forte que tout ce qui nous entraîne loin du reste, qui nous transporte vers ce paradis doré du Rêve — d'un rêve que nous avons formé ce soir-là dans ce jardin, sans nous le dire, par lassitude, par besoin de tendresse d'intimité, de bonheur, par charme, par Amour...

LA MAISON ABANDONNÉE.

C'est que parmi le Soir,
les yeux pleins de passé...

H. B.

... Dans la nuit majestueuse, la maison blanche reposait silencieuse et triste, infiniment. De la terrasse on apercevait des jardins fleuris parfumant l'air frais et pur.

La lune se levait à l'horizon, et ses rayons trop ardents ne semblaient pas venir d'un seul astre, mais bien de plusieurs, dont la lumière aurait pénétré partout dans la ville, dans les jardins, traversant les grands arbres, les palmiers, les bosquets et venant mourir là, très doucement, sur la terrasse de la maison...

Un salon très petit, avec des meubles très clairs que l'on distingue vaguement dans la pénombre, dans le reflet magique des choses grandies par l'obscurité...

Sur ces fauteuils, sur ce canapé, nulle forme humaine n'apparaît, dans le miroir aucune image ne se reflète, et dans un vase de verre des roses se fanent douloureusement. Sur une table en laqué blanc, une seule image très blanche dans un cadre doré, un portrait de femme très jeune ; devant ce portrait quelques roses tombées d'un vase voisin...

Rien d'autre...

Et pourtant, sur tous ces meubles, on pourrait deviner comme les fantômes insoupçonnés de personnes existantes qui ont passé là — invisiblement... Il y a dans l'air comme des murmures insensibles et charmants, qui font vibrer l'ambiance extraordinaire de cette pièce petite, toute petite, trop petite pour les remembrances folles qui flottent là, étrangement.

Un air langoureux se fait entendre au loin, et les notes légères viennent mourir, elles aussi sur la terrasse, s'associant aux rayons argentés de la lune, cependant que le jet d'eau d'un bassin apporte de minute en minute un murmure plus musical, comme les derniers accords d'une mandoline, ou d'une fête, d'une fête trop grande très loin d'un bal...

J'étais rentré très tard, dans cette maison, et je marchais très doucement sur les dalles du couloir pour ne pas effrayer les fantômes de mon souvenir, les fantômes très blancs, qui étaient bien là, palpables presque, sur ces fauteuils, sur ce canapé, devant cette table, sur la terrasse de cette maison, de cette pauvre maison abandonnée...

J'errais d'une pièce dans l'autre d'une manière insensible, attiré par tous les charmes réels et ignorés de moi, qui se dégageaient des moindres choses que je voyais. Je m'arrêtais devant un grand salon très vide, trop noir ; les lustres étaient éteints comme partout, mais la lumière de la nuit étoilée éclairait les touches d'ivoire d'un piano sur lesquelles nulles mains harmonieuses ne chantaient plus...

Et pourtant, je me hasardais à prononcer un mot tout bas, très bas, pour ne pas troubler le silence de l'instant, j'épelais plutôt ce mot là : Werther...

Et je dus m'appuyer contre le battant de la porte...

Mais non cela n'était pas possible. C'était une vision très blanche, assise là devant ce piano et qui jouait divinement l'Air au Clair de Lune, et si doucement, si doucement, que jamais je n'avais été charmé à un tel point dans toute mon existence...

Vision. Pourquoi vous êtes-vous enfuie devant mes yeux, vous étiez si jolie ce soir là, si belle, si blanche. Alors, dites moi. Vision, pourquoi êtes-vous partie?

L'air cessa bientôt, et je repris ma promenade silencieuse, j'entrais dans toutes les chambres ; j'errais aussi dans une salle où l'on avait donné des dîners autrefois, ou bien je

passais dans le couloir sombre en frôlant les murs. Mais, rien, mon doux fantôme irréel était-il donc parti pour ne plus revenir. Je rentrais alors dans le petit salon, et je m'assis sur un fauteuil, accablé et triste, rêvant à l'infini, demandant à toutes ces choses muettes de me parler à moi, qui ne pouvais rien leur dire.

Et mes yeux, passant par-dessus les choses mortes, s'en allaient contempler la nuit au loin, cette nuit à travers laquelle se jouaient les reflets magiques du clair de lune, qui venaient d'un astre mort lui aussi.

Je regardais et je jouissais profondément de tout ce que je voyais comme d'un spectacle trop rare, rarissime ; mais que m'importait la majestueuse beauté d'une nuit grandiose et trop belle, si mon cœur ne pouvait plus vibrer à l'unisson de tout cela.

Oh ! beauté charmante et triste d'une nuit inconnue, ne restez plus dans votre calme captivant. Choses discrètes, ne gardez pas votre rigidité de statues, parlez-moi, dites-moi des paroles très douces, ne restez pas là figées autour de moi, obscurément.

Telle était ma prière aux choses de la Nuit. Et voilà que sur le canapé, je vis s'allonger une forme très blanche, un fantôme très jeune, trop gracieux, des cheveux d'or retombaient derrière sa tête éclairée par le doux reflet de la lumière qui venait mourir là sur la mosaïque du balcon.

Charme inoubliable. Mais c'était bien ma jolie apparition du piano, mon fantôme du clair de lune... Et tout à coup il me parla d'une voix musicale et triste :

— Chéri, me disait-il, tu as douté de moi, tu as cru oublié ce qui n'était que fiction ; la vie passe mais la grandeur du sentiment reste et restera dans l'éternité. C'est l'ordre. L'impossible est de vouloir l'irréalisable ; — mais le secret du Bonheur est aussi dans le désir de ce que l'on ne peut avoir toujours près de soi.

Chéri, restez là, ne dites rien, je connais vos pensées les plus secrètes, les miennes sont ici toujours avec les remembrances d'une vie trop courte, hélas, et vécue là dans cette pièce si intime, si tristement charmante. Mais oui, car toutes les nuits, mon âme revient là, pour y jouir en paix de moments enivrants et captivants à l'excès. Et je survis ainsi à ma propre vie. Soyez donc heureux ami, du bonheur qui existe, qui est là, sous vos yeux à tout jamais...

Adieu — Chéri, à toujours...

Ayant dit, elle disparut.

Oui, mon fantôme s'en alla, et je restais là, à cette même place, sans oser bouger, par peur de troubler une parcelle de mes souvenirs qui revenaient en foule dans mon cerveau. Je restais là, glacé et insensible à tout ce qui n'était pas les remembrances de mon bonheur.

Et ils étaient là, les fantômes de ma vie bien-heureuse et courte, ils erraient devant mes yeux épris d'idéal encore ; ils étaient là, charmants, gais ou tristes, mais toujours jolis, tous ces souvenirs qui passaient devant moi comme de grandes formes blanches, sans que je puisse m'en lasser.

Souvenirs ! Souvenirs ! vous qui m'avez fait tomber à genoux devant ce canapé par une nuit étoilée, revenez encore dans mon esprit, dans mon cœur et chassez de mon front toute tristesse.

Et c'est ce soir là que j'ai compris tout l'Amour...

Les rayons argentés de la lune venaient mourir encore sur le balcon fleuri, cependant que dans la nuit majestueuse, la maison blanche reposait silencieuse et triste, infiniment...

EXODE.

On ne possède éternellement
que ce qu'on a perdu.

IËSEN.

Mais les vrais voyageurs sont
ceux-là qui partent pour
partir.

BAUDELAIRE.

Un soir. . .

Vous étiez descendue du train rapide qui vient du Caire, vous souvient-il, mon amie, et repartiez en France, après une tournée où votre talent une fois de plus avait conquis les foules, non la masse compacte un peu grotesque dans tous les pays, mais l'élite d'un Cosmopolis d'outre-mer.

Et vous aviez voulu me faire la surprise de me surprendre ainsi que ma petite ville d'Orient pas assez orientale, à l'heure où la grande nuit vient vers nous à pas de géants dans notre désert d'Égypte. Vous étiez restée quelques jours dans ma maison, — sortant la nuit avec moi en voiture découverte pour jouir un peu de la beauté des clairs de lune, — de ce globe immense et rouge, qui monte tout d'un coup au-dessus de l'horizon de sable rose pour prendre peu à peu une teinte argentée.

Dans la journée, hélas, vous restiez calfeutrée comme une désenchantée de sérail, cachant par la force des choses notre bonheur aux yeux de tous, avant que de repartir vers la Ville Lumière, être de nouveau quelque chose d'Elle.

Et, après ces nuits captivantes, pendant lesquelles l'âme se fond comme aux sons d'une valse très lente quand on en est très loin, il a fallu se quitter, avec pour nous séparer davantage, la vie entre nous deux — la vie — cette chose

terrible et méchante, plus grande encore que la mer bleue qui allait nous séparer de nouveau...

Mais cette soirée-là, commencée dans les jardins fleuris de cette solitude, ces jardins qui viennent baigner les eaux scintillantes du Lac, entouré lui aussi de collines de sable blanches, cette soirée-là, qu'on aurait pu croire éternelle comme toutes les choses d'amour auxquelles nous nous accrochons désespérément, pour ne pas nous sentir toujours seuls, affreusement seuls ; — avec ce besoin terrible qui nous pousse à rechercher un idéal, qu'on sait bien dans nos moments lucides ne trouver jamais, mais idéal auquel nous croyons toujours, quoique l'on fasse ; cette soirée-là fut la plus belle de toutes — celle-là passée dans notre désert aux grandes vagues de sable semblables aux autres, ne serait-ce leur rigidité morte.

Un soir...

Nous avons été comme attirés par une lueur très rouge du côté du couchant, mais pourtant bien après le coucher du soleil ; et cette lueur colorait magiquement l'étendue désertique au point de rendre presque effacée la clarté de la lune — une lune d'orient très argentée.

Des tentes — beaucoup d'entre elles abattues déjà comme pour un départ ; et des hommes très beaux couchés dans le sable pour y fumer plus à leur aise ou rêver dans un confort primitif à la fiancée qui les attend là-bas, dans leur pays très lointain.

Je ne connaissais pas les hommes de leur contrée, de cette Nouvelle-Zélande dont la civilisation atteint et même surpasse la nôtre, et voilà que je m'y trouvais transporté tout à coup comme dans un rêve, avec le contraste extraordinaire d'une vision de modernité à outrance dans un paysage de l'Égypte millénaire.

De rares sentinelles sont aux avant-postes veillant à la tenue générale de tous, cependant que, franchissant plusieurs groupes et plusieurs trous profonds attendant des dormeurs,

nous nous dirigions vers la lueur très rouge, vers ce feu gigantesque dont l'éclat égayait la monotonie des rares tentes alignées.

Et ce grand brasier trop lumineux nous attirait malgré nous, comme sans doute rappelait-il bien des choses à tous ceux que nous rencontrions là, sur notre chemin ; peut-être était-ce pour ceux-là un peu comme le génie du foyer qu'ils transportent avec eux comme les anciens fuyaient en emportant leurs dieux. Ceux-là, des civilisés venant défendre le droit contre la force, l'opprimé contre le fort, merveilleux pionniers de la justice, d'un loyalisme grandiose.

Un soir...

Et tous ces hommes couchés ou debout, parlant à peine pour mieux entendre la musique de leur pays qui se faisait entendre à côté. — Vraiment j'avais envie de penser avec eux : « Advance Australia ». — Oh ! oui, avance pour conserver la dignité du progrès de nos vieilles nations d'Europe — avance encore plus près, jeune et héroïque peuple qui vient défendre ce patrimoine commun à l'humanité — la justice et le droit.

Un soir...

Mais cela est vrai qu'il y avait tout cela, tout cela groupé en masse compacte devant l'immense brasier fait de troncs d'arbres amassés — l'immense brasier qui lançait des étincelles lumineuses sur tous ceux qui se donnaient à eux-mêmes, là, un concert pour leur dernière nuit au camp.

Ce furent d'abord de joyeux chants rythmés par une musique curieuse, ces chants de la Nouvelle-Zélande, avec les voix très mâles au timbre clair sonnante l'énergie et la décision limpide. Puis l'orchestre se fit entendre ensuite assez longuement, cependant que les étincelles très rouges du feu venaient mourir sur les uniformes khakis des officiers et des soldats groupés là.

Étrange chose que cette musique lointaine, une musique

d'outre-mer jouée là, dans ce désert d'Égypte — sur cette poussière de sable immense — dans le décor grandiose d'une nuit très belle.

Et les accents des chants et de l'orchestre font passer bien des frissons sur tous ces visages bronzés par le soleil — ils troublent peut-être un peu les cœurs de tous ceux qui sont là ; — et certains airs font revenir mieux encore les fantômes de leurs souvenirs très réels, laissés là-bas, très au loin.

Puis ce fut la danse guerrière, la « Maori Dance », qu'ils exécutent avec une maestria incomparable, en poussant leurs cris stridents et sauvages quand ils sautent et gambadent frénétiquement autour du grand foyer — du feu magique qui éclaire leurs faces convulsées et terribles pour mieux faire comprendre, sans doute, quels adversaires leurs ancêtres ont dû combattre dans les Maoris pour leur prendre leurs îles.

Étrange et sublime spectacle que cette danse guerrière, exécutée par une des plus jeunes nations qu'ait fait le monde — et exécutée là — sous cette lune morte, dans cette immensité désertique de l'Égypte, sur cette terre foulée depuis des milliers d'années par toutes les civilisations et tous les grands conquérants.

Nous sommes partis alors troublés et ravis, consternés aussi de ne plus apercevoir le grand feu qui flambait toujours au loin, en retraversant les groupes çà et là épars des futurs guerriers de demain pour la plus grande Angleterre.

Ironie décadente des choses humaines que cette lune immaculée, dardant ses rayons sur cette terre à l'aspect mort, avec ces civilisés dansant sauvagement la plus sauvage des danses, et, le silence environnant formant un contraste presque triste avec toute cette vie qui s'en irait demain — venant là — allant là — pour suivre l'ordre des choses, la Destinée, qui les entraîne comme elle a entraîné des générations entières d'hommes, qui s'en vont ainsi à l'aventure, vers un but, ou sans but, suivant des lois inconnues, comme cela . . .

Un soir...

Et, maintenant, le triste exode s'est accompli, vous aussi vous êtes partie, mon amie, sans doute pour ne plus jamais revenir, semblable à ces hommes de la grande Aventure, qui s'en sont allés vers une autre plus grande encore.

De nouveau, je suis seul dans le désert de la vie, consolé pourtant par tous mes souvenirs qui passent devant mes yeux, apportant eux aussi, un peu de joie ou de mélancolie, mais qui passent si loin, qu'on dirait presque des réalités, de ces effrayantes réalités des bonheurs humains, qui sont si éloignées de nous, même dans nos moments de joie parfaite ; car, nous sommes tous dans un désert...

Songez seulement que nous nous retrouverons, non pas sur cette terre magique et morte, où, ensemble, nous aurions pu vivre d'inoubliables heures ; mais plus haut, dans ces prairies enchantées où je viendrai vous retrouver dans beaucoup d'années...

Un soir...

L'ÉTERNELLE ÉNIGME.

Pourtant chacun tue
ce qu'il aime...
O. W.

L'immensité du désert de sable — rien que cela. La nuit constellée d'étoiles — les mondes continuent à graviter dans les espaces et les peuples s'entre-déchirent comme des loups sur les parties les plus civilisées de la terre.

L'immensité du désert avec cette surface plane, à peine soulevée parfois de légers monticules oranges et jaunes, et très loin, là-bas, au couchant, les dernières lueurs du soleil, lueurs roses, d'un rose pâle et comme meurtri par l'éclat de la nuit trop grande, trop belle, trop majestueuse. L'oreille distraite ne perçoit d'abord aucun bruit, sinon celui que fait

le soulèvement d'une poussière très légère par les vents qui viennent de très loin, de là-bas.

Et pourquoi n'apercevrait-on rien d'autre au travers de ces deux immensités, la Nuit et le Désert. Pourquoi leur communion intime et secrète, comme amoureuse, ne donnerait-elle pas essor à certaines idées immatérielles ; comme souvent les accords d'un bal, quand on en est très loin, font passer en nous les fantômes fugitifs et doux de nos vies bienheureuses.

Moi — j'aperçois des foules de choses dans le Désert, la Nuit.

D'abord de grands cyprès qui masquent l'entrée et même la vue d'un cimetière, un cimetière oriental avec ses tombes ovales et dénuées d'ornements — parce que la pierre dans la soirée revêt les couleurs roses et feu du couchant pour prendre ensuite celle très claire des rayons de lune. Et il est là, le cimetière joli et triste avec ses grands arbres qui l'entourent, ses grands arbres balancés par les murmures du vent, ces murmures semblables souvent aux pleurs des femmes quand elles viennent à grands cris gémir sur le disparu, murmures semblables aussi aux notes joyeuses qui ont pu passer dans la vie de ceux qui ne sont plus — fantômes de ce qui fût — mais murmures qui animent ce coin désolé de mon désert, ce coin très triste, caché et ignoré, où je m'en vais quelquefois près des morts pour me rapprocher davantage des vivants.

Et les caravanes de méharis qui s'en vont là-bas, au loin, pendant des jours et des nuits, et qui passent, qui passent avec leur rythme berceur et gracieux — tout cela est devant mes yeux qui sont charmés toujours davantage.

Tout à l'heure, lorsque le soleil couchant envoyait sur nous ses derniers rayons très roses, on pouvait les voir encore, les caravanes, s'enfuir vers des destinations inconnues, venant de là, allant là — et maintenant dans la nuit constellée d'étoiles, elles sont rangées à l'horizon — les bêtes se sont couchées immobiles, les tentes alignées et les hommes restent

eux aussi impassibles comme des dieux — l'homme roi de la création contemple l'œuvre de son Maître dans son plus primitif état de choses et songe, songe au sol où il se trouve, ce sol de l'Égypte millénaire où toutes les civilisations ont passé pour laisser ensuite du sable.

Rien que cela.

Et la lune, une lune d'Orient très argentée, éclaire majestueusement la rigidité spectrale de ce tableau là, des hommes blancs, devant des tentes blanches — immobiles et froids — et ceux-là, des sauvages peut-être, des civilisés sans doute, des sages sûrement, regardent au travers des deux immensités, regardent et ne comprennent pas le pourquoi des luttes intestines, ne trouvent pas dans l'œuvre de Dieu l'élément des dissentiments humains et contemplent pour contempler — ceux-là, des sages qui regardent la vérité en face — la vérité que bien peu ont vue, que nul n'a pu toucher, la beauté majestueuse des nuits incomprises.

Ils songent sans doute avec moi aux folies qui s'accomplissent d'heure en heure pendant cette nuit-là — aux foules nombreuses qui disparaissent pour obéir à leurs sentiments les plus intimes et d'autres qui vivent la vie, qui aiment en s'aimant, en aimant Dieu au travers de leur Idéal — alors dans cette immensité désertique de l'Égypte n'est-ce pas bien la place du grand Sphinx, avec son regard de pierre qui voit tout mais ne s'abaisse jamais et qui reste ainsi, féroce, sans vouloir plaindre un instant l'humanité qui souffre et qui pleure.

D'aucuns sont venus de bien loin l'interroger, anxieux d'apprendre le secret de leur amour, la chose infiniment douloureuse qu'ils ne comprennent pas au travers de leurs caresses et de leurs baisers — et le Sphinx s'est contenté de rester là, sous cette lune magique — mort, sous cette lune morte, dans cette contrée morte ; — et ceux qui sont venus ont entendu qu'ils devaient s'aimer toujours sans

comprendre, s'aimer avec le désir et la conviction très intime de l'au-delà immortel qui leur donnera peut-être la clef de l'énigme.

Mais la peur d'apprendre les a fait se jeter bien souvent sur le sable, sur cette immensité matérielle, pour oublier dans le ténébreux univers de la chute, l'esprit de la femme et la faiblesse de l'homme ; — alors sous l'œil immobile du grand Sphinx, ils sont devenus des demi-dieux, qui ne mourront que pour ressusciter plus jeunes et plus beaux que jamais dans l'éternité.

Et mes yeux ravis ne cherchent plus à discerner dans la contemplation de la nuit, le Bien du Mal, mais seulement regardent le grand œuvre qui est là palpable parce que réel ; et la cruelle et grande énigme restera comme le secret du Bonheur de ceux qui veulent encore descendre au fond du gouffre pour s'oublier eux-mêmes dans une demi-mort, et oublier avec eux tout ce qui les entoure.

Et les rayons argentés de la lune éclairent toujours l'immensité désertique, au point de rendre le sable presque blanc, d'un blanc trop doux qui aveugle avec douceur, divinement ; en donnant à tout ce qu'ils touchent un coloris spectral qui enchante, endort et caresse.

L'immensité du désert de sable — et tout cela . . .

« . . . Et, quand avec lenteur le bateau s'éloigne, les serpents se brisent, telle la rupture des attaches humaines. Hommes et femmes sont unis, un moment, par de gais rubans rouges et bleus, et jaunes et verts, puis la vie les sépare, et ce papier se déchire d'un petit coup sec, si facilement . . . » (W. Somerset Maugham).

H. VALMONT.

LE MÉDECIN DE STUTTART.

« Sylvie as-tu de l'eau chaude ? » demanda Joachim sur un ton qui indiquait que la question était un commandement déguisé. Sylvie tenait déjà la bouilloire en étain, soigneusement astiquée, d'où s'échappaient des volutes de vapeurs capricieuses. Depuis 25 ans que la bonne ménagère exécutait chaque jour le mouvement rituel parmi tant d'autres elle s'était enveloppée d'un embonpoint douillet et avait acquis ce nonchalant automatisme du geste qui lui permettait d'accomplir sa besogne quotidienne sans cesser de songer aux mille petites difficultés familiales, budgétaires et autres sans lesquelles l'existence serait d'une insupportable monotonie.

Joachim aurait pu s'abstenir de poser sa question, il aurait pris possession de l'eau chaude au même instant sans plus attendre. Mais c'était pour se faire la barbe, exercice d'une minutieuse précision qui devait s'accompagner de multiples précautions, dont la principale était de s'assurer l'eau bouillante destinée à amollir un poil qu'un quart de siècle de coupes assidues avaient durcis graduellement. L'époux ordonné reposait donc quotidiennement une question qui, malgré l'infailible ponctualité de sa femme, rentrait dans l'exact ordonnancement des préparatifs.

C'était également pour la tendre épouse le signal d'une consigne impérative : se taire et respecter le calme sacré qu'exigeaient une opération délicate et l'emploi d'un instrument aussi dangereux qu'un rasoir.

Sylvie savait que les hommes, en se rasant, n'aiment pas se sentir dérangés et le sien plus encore que les autres. Il était tellement nerveux, à cause de la grande guerre surtout et de la captivité qui était à l'origine de ces douleurs imprécises et insidieuses qu'il signalait lui-même stoïquement d'un mot accusateur : « L'Allemagne ».

Chaque matin, dès que son mari, la bouilloire à la main, montait lentement l'escalier pour s'enfermer dans le cabinet de toilette, Sylvie cessait de penser aux conséquences intimes de l'autre guerre ; elle oubliait tous ses tracas habituels. Elle oubliait même la guerre nouvelle qui pourtant lui donnait bien des soucis principalement en ce qui concerne le ravitaillement. Pendant toute l'opération la bonne femme était entièrement occupée à suivre mentalement les gestes de son mari. Quand il avait terminé, elle était prévenue, délivrée d'une oppression. Elle poussait un profond soupir. Elle se mettait à tisonner bruyamment le fourneau, son pas égal résonnait à nouveau sur le pavé de la cuisine et, sur le feu, le café de succédanés commençait à chantonner.

Dehors, devant la grille du jardinet qui entourait la villa, les premiers ouvriers allant à leur travail se saluaient joyeusement et au loin dans les brumes appesanties sur les toits de Bordeaux, une sirène mugissait du côté des docks. Et peu après, à pas comptés, les cheveux soigneusement plaqués et répartis sur le crâne, les lunettes bien en équilibre sur le nez, Joachim descendait en passant sur sa joue fraîche et rebondie une main satisfaite.

Sylvie pouvait compter sur les doigts de la main les occasions qui avaient empêché son mari de se raser en toute quiétude. Ce fut d'abord la naissance agitée de Jean, puis celle plus calme de Lucette. Elle avait appris un soir la mort de sa mère. La vieille était âgée de 83 ans. Sylvie, le lendemain, oublia cependant de faire chauffer l'eau dans la bouilloire. Joachim, tout en comprenant qu'il était pénible

de perdre une mère même très vieille, fut ce matin-là de très méchante humeur et tout le jour garda une figure d'enterrement. C'est ce qui donna à sa femme l'idée d'oublier à nouveau l'eau chaude le jour des obsèques. « Ce pauvre Joachim a vraiment de la peine » pensa la famille pendant la cérémonie funèbre.

Deux ans plus tard, le jour des sauterelles, dont les nuages inondèrent Bordeaux, Sylvie prépara comme d'ordinaire la ration d'eau chaude. Ce fut Joachim qui laissa passer l'heure, totalement absorbé par le spectacle des essais grouillants qui dévoraient ses salades. Ce fut un vrai cataclysme. On en parle encore.

En 1938, Lucette et Jean se marièrent le même jour. Ce fut une fête inoubliable, qui pendant trois jours bouleversa toutes les vieilles habitudes. Joachim se fit quelques estafilades et quelques écorchures auxquelles il ne prêta pas la moindre attention tant sa joie était grande. Depuis ce jour Sylvie, parfois mélancolique, regretta que les deux bonnes grosses joues de son mari soient toujours aussi impeccablement rasées.

La déclaration de guerre et le départ de Jean aux armées plissèrent le front un moment inquiet de Joachim mais lui laissèrent sa sereine fraîcheur de visage et de poil.

Le souvenir de son propre départ, il y a 25 ans, lui était revenu avec une certaine nostalgie. Il avait alors 21 ans. Beau garçon, aux yeux bruns, aux cheveux frisés, il menait déjà depuis six mois, la vie insouciant de soldat. Le beau soleil d'août, les chansons joyeuses, les fleurs et les sourires le portèrent au beau milieu des crassiers de Charleroi. Après une journée et une nuit de combat dans l'aride et brûlante poussière de charbon que l'artillerie lourde allemande soulevait en rafales tourbillonnantes, il se retrouva un matin, hébété, dans une longue et morne file de prisonniers à pantalons de garance, noirs comme des charbonniers, loqueteux,

muets, pris encore dans le vertige d'une bataille incompréhensible dont les hallucinantes visions dansaient encore devant leurs yeux.

Ces violentes impressions s'adoucirent dans la verdoyante campagne qui entoure Aix-la-Chapelle, où le jeune soldat fut envoyé, affecté à une ferme où le patron mobilisé était remplacé par sa petite femme, jeune et énergique. Dès les premiers jours, Joachim surprit la jeune maîtresse de maison qui le regardait. Elle se détournait en rougissant avec naïveté. Elle se nommait Hilde, Hilde Polher. Tout cela était bien lointain. Dans l'esprit de Joachim s'éloigna le tumulte de la guerre qui n'existait plus pour lui que dans son imagination.

Et c'est dans son imagination que la guerre vivait à nouveau 25 ans plus tard. La guerre n'avait pas changé ses habitudes. A Bordeaux, la guerre ressemblait à la paix. Les réflexions banales de Sylvie étaient restées les mêmes. Les premiers jours, ils avaient été touchés physiquement par l'appréhension des bombardements, avivée par les premières alertes, puis toutes les inquiétudes s'étaient dissipées.

Soudain la fièvre s'était emparée des esprits. Joachim avait revu l'hexagone rose de la France, telle qu'elle était représentée sur son vieil atlas scolaire, entourée de mers bleues et surmontée d'une grosse Allemagne toute jeune. Un gros trait noir avait moulu tout le Nord de l'hexagone. Tout ce qui avait été appris à l'école était bouleversé. Le trait noir était descendu jusqu'à Paris. Tout cela paraissait incroyable. C'était ça la guerre, une convulsion qui secouait les vieilles frontières bordées de jaune et de rose imprimées sur l'atlas. La ligne noire avait balayé la Bretagne, s'était établie sur la Loire. Joachim pensait au vieil atlas en se rasant, il y pensait encore dehors, moins attentif à l'effervescence qui gagnait Bordeaux qu'à cette image rose à laquelle revenaient toutes ses pensées. L'instant approchait où la ligne noire allait atteindre Bordeaux.

Un matin, Joachim aperçut tout à coup un motocycliste, coiffé du lourd casque d'acier, en uniforme vert : il fonçait, indifférent, mâchonnant une banane. C'était cela la grosse ligne noire. Sylvie avait crié, Joachim avait senti au cœur un pincement. Il aurait cru à un cataclysme qui aurait arrêté la vie, ce n'était qu'un motocycliste. Et pourtant il y avait quelque chose de changé, impossible à définir. Joachim rasure Sylvie. A table Sylvie parla de l'Allemand ; elle dit qu'il en était arrivé quelques autres dans la ville. Puis elle parla d'autre chose, répéta ce qu'elle avait dit la veille, l'avant-veille et depuis toujours. Joachim attendit encore toute l'après-midi. Comment était-il possible qu'il ne se produisît rien ?

Le lendemain, en se rasant, il pensa à chaque seconde être dérangé soudain. Et pourtant tout se passa comme d'habitude. Pendant huit jours, Sylvie raconta toutes sortes d'histoires inquiétantes ou rassurantes sur les Allemands. Les vieilles habitudes reprirent le dessus.

Chaque matin, en se rasant, Joachim se remémorait tous ces événements. Si pendant tout le temps qu'elle durait, la délicate opération retenait les pensées de son épouse, Joachim au contraire agissait inconsciemment et réfléchissait plus qu'à aucun autre moment de la journée.

Tandis que d'un œil attentif il considérait dans la glace sa grosse figure sérieuse toute embarbouillée de savon, il philosophait, discutait et s'interrogeait, se souriait, hochait la tête, dubitatif, ou s'approuvait en se rengorgeant, tranchait les questions embarrassantes d'un coup de lame incisif qui découvrait dans la mousse blanche une bande de peau rosée.

Et rarement les événements auxquels il songeait étaient venus interrompre ces méditations quotidiennes, rarement les faits étaient passés du monde de l'imagination à celui de la réalité.

Ce matin-là, comme d'ordinaire, suivant un geste répété

des millions de fois, le bonhomme venait de verser dans le lavabo une dose précise d'eau chaude, il en tâta la température, en ajouta, l'air absorbé, une courte et exacte lampée, posa la bouilloire, rangea son blaireau à droite de son savon, rentra le col de sa chemise d'un mouvement circulaire de la main, y glissa le coin d'une serviette dont le pan couvrit son ventre arrondi entre les pattes des bretelles mauves. Il saisit le blaireau de la main droite, le plongea dans l'eau, l'égoutta par trois petits coups secs, le frotta sur le savon par des circumductions légères et rythmées, posa le savon, donna un grand coup de menton en avant, prit une inspiration, et se barbouilla la figure, gonflant une joue, puis l'autre ; il pointa les lèvres pour s'enduire les moustaches d'un seul et large trait. Il prit son coupe-chou. En bas, Sylvie retint sa respiration et ne pensa plus qu'à la barbe de son mari. Et lui pensa à tout autre chose.

« Ils ont dû encore en prendre un drôle de coup cette nuit », se disait-il en découvrant une courte bande de peau dans la masse mousseuse de ses joues. « Qu'est-ce que ça cognait. »

Soudain Sylvie se mit à hurler : — « Joachim ! Joachim ! Les Allemands ! »

Joachim troublé par cette interruption intempestive cria cependant d'une voix ferme qui voulait être réprobatrice :

— Les Allemands ! Et alors !

— Ils frappent à la porte.

— Eh bien, va leur ouvrir. Je descends.

Il essuya vivement le savon qui s'étalait encore sur ses joues, se jeta un dernier coup d'œil dans la glace pour rendre à son visage un calme et une dignité que les cris de Sylvie avaient insensiblement bousculés. Il enfila sa veste, en rectifia les plis d'un geste décidé et descendit d'un pas vif mais assuré.

Un grand gaillard, les bottes jointes, se tenait à l'entrée du vestibule. Il tordait son calot entre ses doigts, d'un air

géné et sous son uniforme vert esquissait devant Sylvie de petites révérences avec un sourire contraint. Il portait des lunettes. Ses yeux, assez expressifs pour un Allemand, étaient bruns, ses cheveux châtons ondulaient légèrement. C'était apparemment un simple soldat.

— Où sont donc les autres? demanda Joachim surpris.

— Il n'y en a qu'un, tu le vois bien, répliqua Sylvie d'un ton sec car déjà elle se remettait de son émotion.

Joachim scruta ce visage d'Allemand pour y découvrir quelques traces de bestialité ou de barbarie. Seules les joues semblaient porter un reflet assez sinistre de l'uniforme verdâtre.

— C'est drôle, ils ont tous la tête un peu verte, comme leur déguisement, ça ne les arrange pas. Celui-là a pourtant l'air civilisé — songea Joachim. Il croyait déjà n'être dérangé que pour une de ces magistrales balourdises dont les Allemands sont coutumiers et qui se rangent parmi les rares souvenirs cocasses qu'ils nous ont laissés.

— Bonjour Monsieur, dit Joachim, la lèvre narquoise. Vous désirez?

Le soldat souriait encore avec une douceur timide, triturant toujours son calot :

— Bonchour Meuzieu, Franz Polher, vous me connaître, fils de mâtâme Hilde Polher.

— Ah! le petit Franz! incroyable! — s'écria Joachim dont le visage tout à coup devint blême. Il avait failli dire mon petit Franz. Sylvie, maintenant tout à fait rassurée, remarqua avec inquiétude l'émotion de son mari qui avec une certaine gêne crut devoir expliquer :

— Ce petit... houh! enfin ce jeune homme, je le faisais sauter sur mes genoux il y a 25 ans. C'était le fils de la ferme où j'étais prisonnier.

— Le fils de la ferme, reprit Sylvie avec perplexité, tandis que l'Allemand qui avait compris s'inclinait plus

profondément, souriant plus largement encore et balançant affirmativement la tête.

— C'était un bébé ravissant, poursuit le mari. J'oubliais souvent que c'était un petit Allemand.

En réalité, à cette minute Joachim était bouleversé.

— C'est bien de ma faute, mon fils sous ce maudit uniforme, mon fils ! pensait-il.

— Voyons, Sylvie. Allons nous asseoir et prenons quelque chose.

Ils passèrent dans la salle à manger. Pendant que Sylvie servait un vieil Armagnac, Franz se sentit plus à son aise :

— Oui, Meuzieu. Hilde beaucoup parler sur le Français prisonnier.

Hilde ! C'est à elle que Joachim songeait à ce moment. Il la revoyait le premier soir le conduisant dans la petite chambre propre où le lit venait d'être fait avec des draps fraîchement dépliés. Elle était plutôt petite, brune, avec de grands yeux de biche, d'un bleu profond aux nuances changeantes. Elle lui avait fait comprendre en souriant que c'était un peu petit mais qu'elle n'avait pas autre chose.

Il lui avait dit : — Gut ! Gut ! Dank ! Et elle avait bien ri.

Le lendemain il s'était réveillé assez tard. Hilde était levée depuis longtemps. Ses gestes n'étaient pas lourds et masculins comme ceux des autres femmes mais légers et menus et empreints d'une certaine grâce.

Elle travaillait beaucoup. Son mari était au front.

Elle regardait souvent Joachim à la dérobée et se détournait avec des mines ingénues d'enfant boudeuse lorsqu'il surprenait ses regards. Le lendemain un domestique le réveilla de bonne heure à l'aube. Hilde était déjà debout. Le soir, souvent, une courte veillée réunissait tout le monde. Un jour, Hilde lui dit très naturellement, sans coquetterie, avec une naïveté touchante qu'il avait des cheveux longs et ondulés, que c'était joli, qu'on n'était pas habitué à cela en Allemagne.

Ce jour-là, Joachim trouva que la guerre était une belle idiotie.

Ainsi naquit bientôt l'enfant qu'ils appelèrent Franz, ce qui voulait dire François.

Au début de l'année 1910, Hilde apprit que son mari était mort sur la Somme. Joachim en conclut que la guerre n'était pas tellement idiote. L'aventure devenait plus sérieuse. Il en fut heureux. Et pourtant, malgré son absurdité, la guerre se termina.

Joachim réalisa tout à coup que ce serait tellement extraordinaire de ramener chez lui, à Bordeaux, dans la maison paternelle, une Allemande, même jolie, et un fils, qu'il n'osa pas le faire immédiatement. Il préféra partir seul. — Je reviendrai bientôt — avait-il promis à Hilde mais elle pleura beaucoup cependant qu'il embrassait son petit François.

A Bordeaux il parla à peine de sa situation. Il n'osait pas. Il avait grande envie de retourner chercher Hilde surtout quand il avait le cafard, mais il n'osait toujours pas et ne parvenait pas à se décider. Il sentait bien que c'était un peu de la lâcheté. Les semaines et les mois passèrent, puis une année. Joachim s'aperçut un jour qu'il était trop tard. Il pensa plus encore que la guerre était une belle idiotie. Il finit par se dire qu'il avait bien fait. Il oublia qu'il n'avait pas osé. Il en arriva même à croire avec le temps et l'oubli qu'il avait pris une énergique décision, patriotique en somme. Il fut presque fier de lui.

Puis il connut Sylvie. Il se maria. Lucette et Jean naquirent. Quand la guerre éclata, les doutes assaillirent de nouveau Joachim. Il se posait d'angoissantes questions. Que devenait Franz? Il ne pouvait l'imaginer. S'il avait pu prévoir! Mais en 1919 on croyait qu'il n'y aurait plus de guerre.

— Tu entends Joachim. Qu'est-ce qu'ils ont pris cette nuit. C'était Sylvie qui le rappelait à la réalité.

— Ah! Oui! Cette maudite alerte! dit Joachim et il

pensa : — Allons. Voilà maintenant que je vais m'inquiéter pour lui à cause des alertes. Après tout je peux aussi bien y passer que lui. C'est la guerre. Mais tout de même, Franz, mon petit François dans ce maudit uniforme. Mais c'est qu'il en est fier le gaillard. On dirait même qu'il est fier d'être Allemand. Ah ! Ils lui ont appris de belles choses, les salauds ! Dire qu'il pourrait être un petit Français pas fier du tout. Je ne pouvais pas savoir. Tiens ! mais il n'est pas tellement gonflé ; il n'est pas bête ; il a compris. Il est dans les sanitaires comme étudiant en médecine, tant mieux ! Étudiant en médecine, ce n'est pas mal. Il a bien appris le français. Et Hilde. Elle s'est mariée richement. Veuve à nouveau. Toujours la guerre ! Ah ! mais on dirait que Sylvie a l'air d'être conquise. Elle le trouve beau garçon. C'est pourtant vrai qu'il me ressemble en plus costaud. Ils font plus de sports que chez nous.

— La guerre nicht gut — mais c'est Sylvie qui a prononcé ces mots !

— Parle-lui donc en français, Sylvie, il le comprend très bien. S'il restait à manger avec nous.

— Je ne peux pas, Meuzieu. Je dois partir. La dizipline.

Franz se leva et voilà que Sylvie le pria de revenir :

— Ça fera plaisir à mon mari. Il a été un peu votre papa quand il était prisonnier.

— Foui, mâtâme, je l'appelais papa Joquim, ma mère me l'a tit.

— C'est ça, revenez, Franz, intervint Joachim pour couper court à ces épanchements.

Les bottes claquèrent, l'uniforme s'inclina avec raideur. Joachim regarda Franz s'éloigner et jura :

— Nom de Dieu ! Ce maudit uniforme. Et ces bottes.

— C'est drôle comme il a tes yeux, murmura Sylvie. Il est bien sympathique pour un Allemand.

Le lendemain matin, Joachim se rase sans eau chaude.

Franz ne revint plus ; son unité avait dû être déplacée.

* *
* * *

Deux ans après la libération les deux époux reçurent au Jour de l'An une carte venant d'Allemagne.

Doktor Franz Polher, médecine générale, 39, Goethestrasse, Stuttgart, avec ses meilleurs vœux.

— Tu vois Joachim, il ne nous a pas oubliés. Il est médecin, et dire que notre Jean n'a jamais rien pu apprendre à l'école.

— Il n'en est pas plus bête pour cela, rectifia vivement l'heureux père dans sa légitime fierté.

Robert CLARY.

CHRONIQUE D'UNE VIE.

(FIN.)

L'APPEL DE L'INVISIBLE.

L'ÉNERGIE RAYONNANTE.

Serge reprit ses études scolaires à Moscou à l'âge de quatorze ans. L'immobilité physique, imposée par la maladie et les longues méditations, qui remplissaient ses loisirs forcés, avaient laissé sur son caractère une profonde empreinte.

Il s'était habitué à la solitude et à l'introspection.

Les sciences physiques l'intéressaient de plus en plus. Les laboratoires, où il allait autrefois en cachette, il les fréquentait maintenant ouvertement, pour étudier d'abord la botanique et la zoologie et ensuite la physique et la chimie. Entre autres choses, il vit les mouvements automatiques des grenouilles qui avaient la faculté de se reproduire pendant une période assez longue, après quoi ils prenaient fin. Les siens — le lavage automatique des mains dont il était question plus haut — eux aussi avaient cessé, au bout de quelques mois.

Ce qui le passionnait pendant cette période de sa vie, c'étaient le magnétisme et l'électricité. Lors du séjour à Riga, un ancien manuel de physique tomba entre ses mains. Les

figures y étaient tracées en blanc sur fond noir. Ce fait, bien que fortuit, fut un stimulant pour son imagination. Cela répondait au fond nocturne de son être, qu'il ne cessait de ressentir dans son for intérieur, et aux faisceaux d'énergie qui se projetaient là-dessus comme une légère toile d'araignée.

La toile délicate, c'était cette chose fragile, qui le faisait déjà tressaillir — *la vie*.

Serait-il donc étonnant d'apprendre que toutes sortes de manifestations lumineuses d'énergie invisibles attiraient vers elles son attention et le tenaient comme sous l'effet d'un envoûtement ?

C'était l'époque de la découverte retentissante des *Rayons X*. Serge fut l'un des premiers à répéter l'expérience de Röntgen, en se servant d'une petite machine à induction et d'un minuscule tube de Crookes. Il obtint de très satisfaisantes photographies d'objets opaques, tels qu'un étui à lunettes, un porte-monnaie ou un moineau. Il les montra à son professeur de physique et bien que celui-ci fût trop imbu d'émanations alcooliques pour apprécier autre chose, il les trouva intéressantes et les exposa à l'école.

Les rayons invisibles devinrent chez le garçon une vraie lubie. Il passait des soirées entières à faire des expériences avec des tubes à air raréfié. A part son Crookes, il observait les radiations, provoquées par les décharges électriques dans des ampoules à éclairage. Il croyait y discerner des ébauches d'êtres vivants. Un Faust en herbe se penchant sur son Homunculus !

Les instruments à la disposition de Serge étaient de faible voltage. Pour obtenir des rayons en quantité suffisante, il lui fallait tourner une manivelle, sans arrêt, pendant un quart d'heure et plus. Une fois décidé à atteindre un but, notre jeune physicien n'admettait pas qu'on pût être fatigué. S'il avait fallu, il aurait tourné une heure, deux heures, voire une journée entière. Il avait sûrement hérité

la persévérance de son arrière-arrière-grand-père, originaire de Wolfenbüttel.

Il fréquentait les conférences. A l'Université, le Professeur Oumov initiait les auditeurs aux beautés de la lumière polarisée et aux secrets des miroirs chinois en bronze poli. Au Musée polytechnique, le D^r Reppmann exposait sa théorie d'électricité en tant que phénomène explosif, de nature chimique. Il donna une série de conférences pour le démontrer.

A le croire, l'étincelle électrique et la foudre étaient, l'une et l'autre, une synthèse tonitruante, pareille à celle du mélange de l'hydrogène et de l'oxygène, dont Serge fit peu après l'expérience qui ne manquait pas d'être... impressionnante. Il en sera question dans le chapitre suivant.

Reppmann se servait d'une dizaine de puissantes machines à induction, du même type que celle du jeune Véliachev. Il obtenait une « foudre » d'un mètre de long, de la forme et de l'épaisseur d'une anguille. Cette énorme étincelle, accompagnée d'un vrai tonnerre, fracassait une épaisse plaque de verre et semblait prouver la théorie chimique de Reppmann. Cela n'empêchait pas, bien que ce dernier ne fût aucunement amateur, mais savant attitré, que son explication du phénomène électrique fût aussi fantasque que celle des aurores boréales du brave « Poudogeois » Sinitov.

La nature méconnue prit sur Reppmann une terrible revanche.

Un soir, sans rapport aucun avec son thème, le professeur sortit de son gilet un minuscule tube et, ayant demandé d'éteindre la lumière, le promena au-dessus de sa tête.

Serge s'attendait à une autre explosion et aux fragments de verre volant dans toutes les directions. Il ferma instinctivement les yeux. Pas de détonation ! Silence et puis exclamations admiratives... Serge rouvrit les yeux et vit dans l'obscurité un petit point lumineux dansant au-dessus de la tête du physicien.

C'est ainsi que le garçon prit connaissance de son nouveau fétiche lumineux, le radium.

Pour Reppmann, le tracé lumineux au-dessus de sa tête était une sorte de *mané-thécel-pharès*, un arrêt de mort. Mais il n'y fit pas attention.

Sa fin fut celle d'un martyr de la science. Non pas qu'il fut tué par la foudre que, pareillement à Richmann, il attira dans sa maison. Il fut tout simplement victime de son enthousiasme.

En ces premiers jours de l'exploration des merveilleuses propriétés du radium, on ne connaissait pas encore son effet destructif sur les tissus vivants. Une rougeur, puis une tumeur nocive apparut sur la poitrine du professeur. Il n'y prêta pas grande attention. Tout au plus, sur le conseil d'un praticien, se faisait-il masser et, plus tard, panser. Il finit par se rendre compte que la localisation de la partie enflammée, juste en face de la pochette de son gilet où il continuait à porter ce qu'il appelait « mon talisman », n'était pas fortuit. Il l'éloigna, mais trop tard. L'anémie gagnait son corps. Il mourut, première victime de la découverte de Marie Curie, qui à son tour devait lui payer un lourd tribut.

Il n'est pas permis de jouer avec le feu, qu'il soit visible ou invisible, qu'il soit brûlant ou froid ! Le dernier est encore pire que le premier. Il envahit sournoisement votre être, sans que vous vous en rendiez compte...

Cette mort tragique produisit sur Serge une forte impression.

— Voilà du feu, se dit-il, qui brille et ne consume pas d'un seul trait, mais qui, à la longue, vous tient en son pouvoir et vous détruit !

Entre autres choses, l'intérêt que le garçon ressentait pour les radiations, se manifesta par le fait qu'il fit à l'école une conférence sur l'*Énergie rayonnante*.

LA MAISON CHANCELANTE.

La famille ne restait jamais pendant l'été à Moscou. La poussière et l'étouffante chaleur des rues pavées de gros cailloux étaient insupportables pour des gens comme eux, habitués à la fraîcheur d'un grand fleuve ou d'une mer. Mais un mystère parmi tant d'autres ! Il ne vint jamais à l'esprit de Véliachev-père de conduire sa famille encore une fois à Plioss. On allait loin de son pays, soit en Lettonie, soit en Finlande, toujours dans un milieu étranger.

Une fois seulement l'on passa les vacances plus ou moins « chez soi », et encore n'était-ce pas la Grande, mais la Petite Russie, autrement dit, l'Ukraine. On y parle le russe, mais difficile à comprendre pour un moscovite. Le paysage est tout autre. Donc, même cette fois-ci, on se sentait quelque peu à l'étranger. Le 5 juillet du vieux style, dont on se servait encore à cette époque, Serge atteignit son premier degré de maturité, les seize ans. A cette occasion, le père lui donna en cadeau une montre.

Mais la montre, la première qu'il eût dans sa vie, n'était pas l'unique fait marquant de l'été, passé dans le département de Poltava.

Les Véliachev y étaient venus sur l'invitation de leurs amis, les dames Maguerskiy. Le père de famille venait de mourir, en laissant une veuve et une fille à marier. La propriété, alors qu'elle appartenait encore à la famille très riche des Masaki, retentissait du bruit des fêtes, à n'en plus finir. Cela eut pour résultat que les ressources, si grandes qu'elles fussent, tarirent. On se débattit pendant quelques années. Puis ce fut la débacle et la propriété fut vendue aux enchères publiques. C'est Maguerskiy-père qui en fut l'acquéreur.

La maison trop vaste pour le nouveau propriétaire, et surtout trop vétuste, resta inoccupée. Les Maguerskiy s'installèrent dans l'ancienne maison du majordome qui, dans une

propriété moins prétentieuse, aurait pu facilement passer pour celle des maîtres.

La grande maison tenait encore, tant bien que mal, du côté de la façade, mais par derrière, là où se trouvait la spacieuse salle des festins, elle était dans un état peu rassurant. On voyait clairement qu'on y avait trop dansé. Cette partie de la maison était franchement chancelante, une sorte de « Maison Usher », prête d'un moment à l'autre à se lézarder et à s'écrouler.

Les Marguerskiy croyaient pouvoir retarder le moment fatal en faisant appel à des poutres de soutien. Elles ressemblaient de loin à des béquilles adossées au mur et faisaient penser à un rendez-vous des boiteux et des estropiés de la région, profitant du délabrement de la maison pour y faire la noce.

C'est là que les Maguerskiy, mère et fille, installèrent leurs amis de Moscou, dont l'insouciance, en confiant leurs vies à cette ruine branlante, n'égalait que celle de leurs hôtes. Les Véliachev le faisaient par amour pour le « pittoresque » et pour tout ce qui dépasse l'ordinaire. Les Maguerskiy étaient mues par la cupidité. Auraient-elles pu trouver d'autres villégiateurs, aussi peu exigeants ? C'était une aubaine, ces quelques centaines de roubles, tombant du ciel. Et, pour le reste, *avoss!* ce fameux adage qui en Russie est à la base de toutes les bassesses et de toutes les grandeurs.

Serge occupait une petite pièce, dont l'unique porte donnait dans la salle des festins et pour y arriver il devait traverser cette dernière d'un bout à l'autre. Le plancher grinçait et vacillait sous ses pas, non sans provoquer dans son âme une inquiétude, d'ailleurs bien fondée. Il est douteux que la maison ait survécu d'un an au séjour des Véliachev. Le fait qu'elle abrita une famille pendant deux mois a dû épuiser le peu de vitalité qui lui restait. En traversant la salle des festins on sentait sous ses pieds les tremolo, précurseur de la chute.

LES VOLCANS ARTIFICIELS.

Nous touchons ici à un fait qui a une grande portée psychologique, en ce qui concerne notre jeune héros. Il vient d'être question de l'état délabré de la maison où Serge avait atteint son premier degré de maturité. Ce n'est pas lui qui l'avait choisie, mais c'est lui qui, seul de toute la famille, avait réagi et d'une manière, comme on le verra, des plus significatives. Sa réaction témoignait que le terrible choc, par lui reçu dans les champs de Véliachévo, continuait à le tenir sous son emprise.

Il n'y a pas lieu de s'étonner de ce que Serge s'identifiât inconsciemment avec le bâtiment en ruine, s'appuyant sur des béquilles, sa résidence d'alors (voilà un autre cas de « mansiolatrie » vraiment curieux !). Bien que son corps eût réussi à rejeter les siennes et à se remettre d'aplomb sur ses pieds, son âme continuait à se traîner.

Comment la rendre forte ? Comment se redonner l'assurance d'une pleine virilité ?

La maison était sur le point de s'effondrer. Eh bien, lui, Serge, allait la redresser !

Comme le faisaient les sorciers d'autrefois, et souvent même de nos jours, il fit appel à la magie sympathique, cela va de soi, inconsciemment. Dans sa conscience il n'y avait que cela. Ayant appris que son père, appelé par ses affaires, se rendait pour quelques jours à Moscou, Serge le pria d'aller chez Ferrein (droguerie renommée) et de lui acheter du sodium métallique.

— Pourquoi en as-tu besoin ?

— Pour une expérience.

Le curieux métal, mou comme de la cire, lui fut apporté. Des morceaux, à peu près de la grandeur et de la forme de

tablettes de sucre, dans un flacon rempli de pétrole, pour prévenir l'oxydation. Sans tarder, le garçon s'attela à la besogne magico-chimique que voici.

Il s'en va au pied de sa résidence branlante, juste en face de la rangée des « béquilles », et, s'armant d'une pelle, entasse de la terre. La voici qui s'élève à la hauteur d'un mètre, de deux. Le tas est de terre noire et a la forme d'un cône. Pour lui donner plus de consistance, le faire plus beau et qui sait, peut-être, pour avoir l'illusion qu'on était en présence d'un vrai volcan — car il s'agissait d'en faire un simulacre — Serge le recouvre d'une couche de sable. Le voici, cuivré comme les « puys » d'Auvergne, alors que ceux-là n'étaient pas encore boisés, mais nullement mort comme eux. C'est une « gueule » active et elle ne tardera pas à le faire voir à tout le monde.

Lors de l'érection du cône, Serge aménagea dans son intérieur une cavité, communiquant par une gorge avec le cratère sur le sommet. Ainsi, sciemment, Serge avait bâti une montagne ardente.

Il ne restait qu'à lui faire cracher du feu.

Serge verse de l'eau dans la cavité centrale et y jette des morceaux de sodium. Le cône cuivré ronfle. Ses flancs sont secoués par des spasmes et il s'échappe de son sommet de la vapeur et des flammes. Et même, pour porter l'illusion au comble, il se produit une chose, à laquelle le garçon, bien qu'il lui semblait avoir tout prévu, ne s'attendait pas. Des fragments de métal liquéfié, tels des perles argentées, sont lancés haut dans les airs. Des bombes volcaniques ! D'autres morceaux de métal sont jetés dans le cratère et il se produit une forte détonation. Les « bombes » enflammées s'élèvent plus haut que la maison. Qu'allait-il arriver ? Tomberaient-elles sur le toit de chaume ? Et alors ?

Serge s'agite, danse autour de son engin magico-chimique, tout en sentant une nouvelle énergie jaillir des

profondeurs de son être et déborder en réponse à cette éruption de vapeurs et de feu... Qu'allait-il arriver? Qu'allait-il arriver?...

En ce moment critique, apparaît sur la scène la veuve-proprétaire, alertée par la servante qui avait fait irruption chez elle en criant au feu.

— Que fais-tu là, Serge? Une nouvelle expérience dange-reuse? Mais, mon cher, tu vas me brûler la maison! A ton âge on pourrait être plus sage que ça! Je vais me plaindre à ton père. Il te laisse faire. Cesse, te dis-je!

L'intervention de la Reine de Byblos, effrayée à la vue de son enfant plongé dans le feu divin par la déesse Isis, avait empêché que le jeune prince ne devînt immortel. Pareillement, l'ordre impérieux de la douairière ukrainienne, effrayée à la vue du feu qui d'un moment à l'autre pouvait tomber sur le toit de la maison, avait empêché que cette dernière ne rejetât ses béquilles et renaquit dans les flammes...

Le lecteur sceptique dira : — Pourquoi mettre en rapport un tas de terre noire, une maison vétuste et un garçon, ressentant de temps en temps de la lassitude et pas très sûr de lui-même? L'état du garçon? Rien d'extraordinaire à son âge! Quant au volcan, c'est un jeu comme n'importe quel autre!

Comme n'importe quel autre... Eh bien, cher lecteur, c'est là précisément le point faible de votre raisonnement! «N'importe quel autre jeu» est plein de signification, comme nous l'ont démontré les psychologues et pédagogues de nos jours. — Raconte-moi à quoi joue ton enfant et je te dirai ses complexes! Pour Serge, son volcan était une protestation contre son état morbide, qu'il voyait devant lui chaque jour sous la forme symbolique d'une maison croulante, autrefois pleine d'allégresse.

Le cône de terre et de sable, érigé par le garçon à l'âge de seize ans, juste au moment où l'on devient homme, n'était autre chose que l'expression de cet inexpugnable désir de refaire sa virilité froissée d'une manière si malheureuse. Il revint plus

tard à ce jeu éruptif, bien que sous une forme différente.

Non, le « volcan » n'était pas pour Serge un passe-temps fortuit et vain, une action insignifiante (comme si de tels passe-temps existent !) C'était un grave symptôme, et il est regrettable qu'à cette époque il n'y eût auprès de lui personne qui pût le comprendre et lui trouver un remède.

Notre adolescent ne devait compter que sur ses propres forces et sur sa propre intuition.

LA MORT ET LA RÉSURRECTION.

Les garçons affirment et développent leur virilité en s'adonnant à des jeux bruyants, au tapage guerrier, à la casse de tout ce qui tombe sous leur main. Serge ne faisait pas exception à cette règle. A Véliachévo, il massacrait les fourrés d'orties, qu'il tenait pour des armées adverses et faisait maints autres exploits héroïques. Mais assez vite, les jeux puérils cessèrent de l'intéresser. Pris par la science, il y trouva suffisamment de manifestations bruyantes et pas toujours faciles à maîtriser. Il les mettait en branle, toutes les fois que l'enfant avait le dessus sur le savant en herbe.

Nous venons justement de le voir sous l'aspect d'Encelade secouant l'Étna.

Un autre jour, nous le retrouvons dans sa chambre, penché sur un flacon, rempli d'un liquide incolore et muni d'une sorte de mèche. Une lampe d'alcool, fabriquée à la hâte en vue d'une expérience chimique ? Pas du tout ! C'est l'expérience même en pleine action.

Ce qu'il y a dans le flacon, c'est une solution de sel d'ammoniaque, et ce que nous avons pris pour une mèche, c'est en réalité une bande de magnésium. Un peu plus d'attention et vous auriez compris de quoi il s'agissait.

Voyez cette gaine de petites bulles argentées, tout autour de la tige métallique plongée dans le liquide. Maintenant la chose vous est-elle claire? Oui, vous avez raison! C'est de l'hydrogène se dégagant de l'ammoniaque sous l'action du magnésium!

Afin que le flacon n'éclatât pas sous la pression toujours croissante du gaz, Serge avait introduit un mince tube de verre dans le bouchon perforé. Ainsi tout était prévu, à part le fait, pour le moins étrange, que notre jeune expérimentateur *avait oublié* qu'il fallait donner à l'hydrogène le temps de repousser du flacon toute trace d'oxygène, le mélange des deux gaz étant hautement explosif, une fois qu'on y met le feu.

Et c'est, précisément, ce que fit Serge! Il alluma une buchette et l'approcha de l'orifice du tube...

Fracas épouvantable et puis — silence! Un silence jamais éprouvé... Serge perdit totalement l'ouïe. Il frappa des mains — aucun bruit! Il frappa fortement du pied — rien! Le silence absolu, survenu subitement en plein jour — il était environ trois heures de l'après-midi — était si étrange que Serge se demanda *s'il n'était pas mort*...

Cette idée le terrifia. Il passa fiévreusement la main sur sa figure, se palpa la poitrine, se pinça les joues. Tout était là, apparemment intact, mais *silencieux* comme tout le reste. Son corps, anesthésié par le choc, semblait ne plus lui appartenir.

Pendant quelques minutes Serge fut en proie à l'angoissante idée qu'il ne lui restait en son pouvoir que l'âme, attachée à un corps sans vie. D'un instant à l'autre, il s'attendait à ce que le lien fragile entre les deux fût rompu et que lui, ombre impalpable, quittât la terre.

Serge se mit à tapoter son visage, à tirer ses oreilles, à se pincer les cuisses, sans ressentir de douleur, à se griffer et à se mordre les mains insensibles.

Puis il pensa avec effroi que c'était sur son *cadavre* qu'il s'acharnait, qu'il enfonçait les ongles et les dents dans une *chair morte*. Il poussa un cri qu'il n'entendit pas et, cessant la lutte pour l'existence, il s'effondra sur une chaise.

...Et quand il sentait déjà la nuit remonter en lui et arriver jusqu'aux yeux où s'éteignaient les lumières du jour et qu'il sentait les courbes astrales prêtes à l'entraîner dans l'infini, les sens, qui l'avaient fui, revinrent à lui peu à peu.

De loin et très vaguement, comme s'il se trouvait dans un profond souterrain, il entendit le chien qui aboyait, le cri d'un enfant qu'on battait... Bien que le cri fût proche et strident, il parut au garçon meurtri comme une vibration à peine perceptible, comme un remous d'air, provoqué par l'aile d'un oiseau de nuit.

Et enfin il entendit, avec quelle joie, le chant, cette fois-ci distinct et mélodieux, d'une fauvette perchée sur l'arbre en face de sa fenêtre. En même temps, il ressentit, avec la même joie délirante, toutes les morsures et pinçons que, dans son désarroi, il venait de se faire.

Il vivait ! Il v-i-v-a-i-t !

C'était sa première « mort » et sa première « résurrection ». Par la suite, il y en eut d'autres...

Alors seulement Serge comprit ce qui lui était arrivé. Il trouva que les débris du flacon, fracassé par l'explosion du gaz, dit fulgurant, avaient été projetés dans le coin de la chambre. Et s'ils avaient choisi comme cible son visage?... Quelle chance ! Un éclat de verre l'avait tout de même frappé au sourcil droit. Il l'aurait éborgné s'il ne portait pas de lunettes.

Serge s'était tiré d'affaire avec un mince filet de sang qu'il arrêta sans difficulté. Mais le choc ? Et bien, il s'ajouta aux précédents. Serge semblait prédestiné à être toujours tenu en éveil.

L'énorme salle d'apparat, qui séparait la chambre de Serge

de l'appartement des autres membres de sa famille, avait amorti le bruit de la détonation. On pensa qu'il s'agissait d'un coup de fusil tiré dans le voisinage.

Comme d'habitude, le garçon s'abstint de parler de la terrible angoisse qu'il venait d'éprouver.

— Ce qui est passé est passé ! se disait-il. Un adage, emprunté aux grands et d'une véracité douteuse, car rien ne passe, mais seulement change de signe.

L'EAU LANGUISSANTE.

Le séjour des Véliachev chez les Maguerskiy tirait à sa fin. Il serait erroné, en se basant sur ce qui vient d'être relaté, de supposer que pendant les vacances il n'y eut qu'éruptions et explosions. Certes, tant qu'il s'agit de Serge, c'étaient là des faits marquants, mais, en tout et pour tout, les expériences avec le sodium métallique et le gaz fulgurant n'avaient pris que fort peu de temps, tandis que la villégiature en Ukraine avait duré plus de deux mois.

On partait en excursion dans les environs, qui, bien qu'en pleine steppe, ne manquaient pas d'arbres. Il y avait même par-ci par-là quelques beaux bosquets de chênes. On se mettait à l'ombre, on sortait une nappe et des provisions de bouche et on se divertissait après le repas, chacun à sa manière. Les jeunes s'adonnaient aux jeux et aux sports, les vieux lisaient ou causaient. De temps en temps, il venait de Kiev les amis des Maguerskiy, tels pour se reposer, tels pour faire la cour aux demoiselles. Il y eut même pendant l'été de petits drames de jalousie. Mais, à aucun moment, la paix ne fut sérieusement troublée.

Serge menait, en somme, une existence des plus paisibles. Les matins, il prenait une barque à fond plat et la faisait glisser sur le Psiol, affluent du Dnieper, tout proche de la maison.

Deux cours d'eau ! Serge ne pouvait s'empêcher de les comparer entre eux. Il se souvenait de son immense fleuve natal, à l'aspect si viril, et cela malgré le fait qu'on l'appelât « Petite mère *la Volga* ». On dit, par contre, *le Psiol*, bien que son eau soit famélique et languissante. Combien plus juste serait-il d'échanger les articles et de dire « *Le Volga* » et « *La Psiol* » !

Sur toute sa largeur, la rivière petite-russienne était couverte de roseaux, denses et hauts, entre lesquels il ne restait que d'étroits passages, tapissés de fleurs aquatiques. L'eau avait de la peine à se frayer un passage et, par endroits, devenait si lente qu'elle s'endormait. L'usage des rames était difficile et souvent impraticable. On se servait de préférence de perches.

Bien que l'opposé de la Volga, le paisible affluent du Dnieper avait son charme. Le garçon se plaisait à avancer silencieusement entre ces murailles, vertes et impénétrables, et de se perdre dans les innombrables et capricieux dédales de cette nappe verdâtre, parsemée de nymphéas. On se croyait dans un endroit ancien et primitif. Au milieu de ces fourrés, qui pouvaient passer pour des papyrus, et de ces beaux nénuphars, proches parents des lotus, il était facile de se croire ramené au passé lointain, dans les marais nilotiques, aux temps des Pharaons.

Les sœurs de Serge passaient leur temps avec la demoiselle Maguerskiy. Le père et la mère lisaient ou travaillaient à la maison. Bien qu'il n'y eût aucun garçon du même âge pour lui tenir compagnie, Serge ne restait pas seul. Comme à Saki, il avait une compagne. Cette fois-ci, c'était une Polonaise de Kiev, qui habitait, à côté des Véliachev, dans la même maison branlante.

Agée de vingt-cinq ans, elle était mariée à un haut fonctionnaire des chemins de fer du réseau de l'ouest. Il pouvait passer pour son père, sinon pour son aïeul. Retenu en ville

par les devoirs du service, il ne fit de tout l'été qu'un court séjour auprès de sa jeune femme.

Les relations de Serge et de la Polonaise étaient, en apparence, les mêmes que celles qu'il entretenait autrefois avec la jeune princesse tartare. Ils causaient, Serge d'ordinaire écoutait plus qu'il ne parlait. Ils se penchaient ensemble sur les eaux langoureuses du Psiol où évoluaient de petits poissons, tels des flèches argentées. Au passage furtif d'une bestiole, se servant de la nappe d'eau comme d'une autostrade, les regards du garçon remontaient vers la surface et elle lui faisait voir à côté du sien un visage mélancolique, aux yeux assombris par l'eau saumâtre et par un désir que, dans sa simplicité, il n'arrivait pas à comprendre.

Ces tête-à-tête ressemblaient à ceux de Saki, mais il y avait aussi une différence notable. A la place d'une naïve fillette, Serge se trouvait en présence d'une jeune femme insatisfaite. Elle était ardente et parfaitement honnête, ce qui ne faisait qu'aggraver son cas. Au lieu de vivre une vie intense, à laquelle la prédisposait son tempérament, elle ne faisait, d'un moment à l'autre, que refouler ses sentiments.

Ceci ne pouvait durer indéfiniment. Sous telle ou telle forme, il devait se produire une révolte. Et plus la jeune femme insistait à ne pas donner libre cours à sa passion bloquée, plus violente devait être sa revanche. Pour le moment, farouchement agrippée au serment de fidélité conjugale, donnée solennellement devant le ministre de Dieu, qui l'avait uni au vieillard impuissant, elle voyait traîner ses jours mélancoliques et tourmentés.

UNE AUTRE EXPLOSION.

Serge ne se rendait aucunement compte de l'état de sa compagne. D'ailleurs, il lui semblait ne ressentir pour elle rien de particulier. La révélation devait lui en venir brusquement.

Ce fut par une belle matinée ensoleillée, quand il s'approcha de la fenêtre de la Polonaise, encadrée de lilas en fleurs. Il surprit la jeune femme en train de se peigner, au moment où sa main s'immobilisa pendant un instant au-dessus de sa tête. Ce mouvement avait écarté le bord dentelé du peignoir, laissant à découvert sa poitrine robuste de jeune fille. Elle paraissait perdue dans ses pensées ou, peut-être, s'abandonnait-elle à la caresse de la brise matinale.

En voyant Serge surgir devant elle à l'improviste, la jeune femme ramena les bords de son négligé. Elle le fit sans empressement, comme à regret. Tandis que sur son visage passait un sourire, dans lequel tout son être se tendait vers l'amant ardemment attendu et repoussé, avant même qu'il ne parût.

Serge balbutia quelques mots d'excuse et s'éloigna en hâte. Quant à la jeune Polonaise, son regard restait attaché à lui. Il exprimait toute la détresse de son être, luttant pour une cause perdue d'avance.

Rien d'autre ne se passa entre eux jusqu'au départ qui devait avoir lieu dans une quinzaine de jours.

Quand on vint dire à Serge qu'il fallait se mettre en voiture, il se souvint qu'il avait oublié de rendre un livre à la Polonaise. Il courut chez elle.

Il la trouva au milieu de la chambre, assombrie par les rideaux tirés. Elle semblait l'attendre.

Sans faire attention à l'ouvrage qu'il lui tendait, elle dit :
— Je veux t'arracher quelque chose !

Lui, naïvement :

— Arracher? Quoi?

Pour toute réponse, elle avança d'un pas, lui tendit son visage et appuya avec force ses lèvres contre les siennes.

Sans penser à ce qu'il faisait, mû par un réflexe, plutôt que par le désir, il enlaça la femme et la serra contre sa poitrine. C'était un complet abandon, de part et d'autre. La Polonaise mettait dans son baiser toute l'ardeur accumulée depuis tant d'années de chasteté. Quant au garçon, il affirmait sa volonté, non moins ardente, de reconquérir sa virilité compromise par la terrible offense.

Mais, ce n'était pas lui, c'était *elle* le partenaire actif. Les rôles se trouvèrent ainsi renversés. La Polonaise l'envahissait, le submergeait. Le contact avec cet immense désir, qui débordait et s'épanchait en vagues que rien ne pouvait arrêter, remplit le garçon d'une délicieuse volupté et, en même temps, d'un indicible effroi.

Pour la première fois, et à bref délai, il se trouvait soumis à l'effet d'une explosion, une explosion, certes, combien différente de l'autre, mais tout aussi imprévue. Et encore cette fois-ci, il lui semblait perdre tout contact avec le monde extérieur et sentir son âme se séparer du corps.

Malgré la terreur qu'il éprouvait, il ne songeait pas à se sauver. Il se sentait jusqu'au bout entraîné dans l'inconnu par une femme... Que lui voulait-elle?

Et voilà qu'il sentit monter en lui une opposition, un désir de dominer cette femme, de lui imposer sa volonté...

Il n'eut pas le temps de le faire. La Polonaise, en un sursaut, revint à elle et à l'obsédante idée de son devoir envers son mari. Elle se dégagea de l'étreinte aussi brusquement qu'elle l'avait provoquée.

Cette rupture était son plus grand tort, tant envers elle-même, qu'envers son amant d'un instant qu'elle pouvait affranchir, si elle était allée jusqu'au bout et, si après son

assaut, elle avait ressenti l'impérieux désir de se soumettre.

En était-elle pleinement responsable? Que savait-elle sur le compte de Serge et des mortifications de son enfance? Il était toujours si réservé...

Pauvre garçon, dont une femme honnête s'était jouée, sans le vouloir, d'une manière si cruelle! Cette prise d'amour avait pour lui le même effet que l'explosion du gaz fulgurant par rapport à l'orage de la Haute Volga. Elle lui fit revivre le choc ressenti dans les champs de blé de Véliachévo, et sa virilité se trouva de se fait refoulée davantage.

Plus tard, il avait entendu dire que la demoiselle Maguerskiy avait surpris la jeune Polonaise tout en pleurs, après le départ des Véliachev. Elle s'étonna, n'ayant jamais pensé que la dame de Kiev avait tant d'affection pour eux...

Quelques années après, Serge la revit à Kiev. Son mari était mort, mais cela ne l'avait pas rendue libre. Le vieillard avait tenu à lui laisser un souvenir : elle avait à sa charge un fils hébété, un monstre.

Pour ne pas devenir folle, à force de rester seule, face à face avec ce terrible rappel à sa vie frustrée, elle avait pris en pension un étudiant de l'Université de Saint-Vladimir, un garçon présentant fort bien. Elle rapportait sur lui les soins maternels que son enfant repoussait avec des cris de rage.

A la longue, ne pouvant pas résister à un penchant, bien qu'elle le considérât pervers et abominable, elle céda. Elle se donnait avec un profond dégoût, ne pouvant pas éloigner de sa pensée la face grimaçante de son fils et celle de son défunt mari, encore plus monstrueux, à force d'avoir attaché à tous les instants de sa vie encore jeune un témoin si ignoble.

LE REFUGE DE LA SCIENCE.

Sur quoi portait l'attention de Serge ? A Moscou, à l'époque où pour la première fois il s'était dit *Moi*, on le surprenait souvent à ramasser n'importe quelle rognure de papier, pourvu qu'elle fût blanche.

La grand'mère prédisait :

— Vous verrez, ce sera un écrivain !

A Véliachévo, Serge s'amusa à mettre sur la porte du poêle des couleurs à base de miel, pour les voir bouillir et se décomposer. Premières expériences chimiques ? Nous avons vu à quoi cela menait.

Également à Véliachévo, il trouva dans un livre d'art quelques reproductions d'anciennes fresques. Il fut frappé des étranges gestes et poses des Égyptiens pharaoniques. Il croyait — comme certains le font jusqu'à présent — que cela n'était pas une manière conventionnelle de présenter les choses, propre aux peintres et sculpteurs de la Vallée du Nil, mais les gestes et les poses, tels qu'ils étaient pratiqués dans la vie. Et cela le fascinait davantage.

Plus tard, un autre fait vint le relancer sur cette voie.

De retour à Moscou, après leur escapade nordique faisant suite au séjour en Crimée, les Véliachev prirent un appartement sur le Boulevard de Zoubov. En allant à l'école, Serge une fois sorti de chez lui longeait les Entrepôts de l'Intendance. Par leurs grandes dimensions et interminables murs unis, ils le faisaient penser aux anciens monuments de la Vallée du Nil. Un rapprochement tout à fait hardi ? Peut-être, non. Il y avait en effet quelque chose de commun entre ces immenses bâtiments et les temples gigantesques de l'époque thébaine. D'abord, les dimensions et puis, de part et d'autre, ce cachet de majesté et d'absolutisme qui, au moment de la

construction des entrepôts — c'était l'époque de Nicolas I^{er} — battait son plein, comme au temps des Ramsès.

Quoi qu'il en fût, chaque jour, en longeant l'immense mur, le contournant du côté du Pont de Crimée et le doublant dans la rue Ostogenka, Serge s'imbibait de l'« esprit égyptien ». Il devait avoir, vraiment, quelque chose de *nilotique* dans son sang. Autrement, pourquoi aurait-il fait cet autre rapprochement entre les fourrés de roseaux dans une rivière petite-russienne et ceux du Nil antique? Mais ceci et cela n'étaient que les toutes premières prises de contact. L'intérêt pour l'Égypte ancienne était encore à l'état latent et ne devait devenir dominant que beaucoup plus tard.

Pour le moment, la chimie et surtout l'électricité occupaient les pensées du jeune Véliachev. Sa chambre avait l'apparence d'un laboratoire ou d'un cabinet de physique. On y voyait des appareils à induction, des tubes, des réchauds, des flacons avec des sels et des bases. Il y en avait jusqu'au faite des armoires et des rayons. Des solutions de sels saturées, laissées à découvert pour que l'évaporation de l'eau occasionnât la chute de beaux cristaux, bleus, mauves et blancs. Était-ce un hommage tardif à la jeune Tartare et à ses petits cubes de sel gemme, ornant l'anneau qu'elle lui avait donné avant de le quitter? Était-ce un hommage à la santé retrouvée et à ses premières sensations sentimentales? Qui pourrait nous le dire? Serge serait sans doute le dernier à nous éclairer sous ce rapport. Il s'intéressait à la chimie... C'était tout!

N'insistons pas! A quoi bon remuer les souvenirs, ensevelis depuis combien d'années?

Il y aurait plutôt lieu de se demander quelle trace avait laissée dans l'âme de Serge le baiser de la Polonaise. Mais encore dans ce cas, nous nous serions heurtés à un mutisme obstiné. N'avons-nous pas dit que Serge était peu communicatif? Cette particularité n'a fait que s'accroître depuis le séjour chez les Maguerskiy. Serge devenait décidément taciturne.

Cela finit par exaspérer son père, pourtant homme très sociable, comme nous avons eu maintes fois l'occasion de nous en rendre compte. A l'heure des repas, après s'être versé de l'eau-de-vie dans son petit gobelet d'argent niellé et l'avoir bue, le sieur Véliachev apostrophait son fils avec une nuance d'ironie :

— Comme d'habitude, on se tait ?

Et il ajoutait sur le même ton :

— Je me demande si un jour tu ne te révéleras pas un grand orateur !

C'est le père, la dame Marie et les deux sœurs, Véra et Tatiana, qui entretenaient la conversation. Serge ne disait presque rien. Ce n'est pas qu'il le fit exprès. Tout simplement, les mots ne lui sortaient pas de la gorge. Comme si quelqu'un la lui serrait . . . Et puis, il pensait toujours à quelque nouvelle expérience ou à un appareil qu'il fallait construire ou perfectionner.

Il commençait à faire des inventions. Il avait de très heureuses dispositions et des intuitions justes. C'est ainsi qu'il pensa qu'on pouvait améliorer la fixation du son non pas au moyen de la friction — comme cela se faisait dans le phonographe d'Edison, mais *en le photographiant*. Cette idée lui vint à la suite de la première audition phonographique qu'il fit à Riga.

Un petit entrepreneur ambulant avait installé une cabine dans le Parc de Woermann. Moyennant une modeste rétribution, il sortait de sa valise un petit cylindre de cire, puis un autre, puis un troisième. Tout son répertoire ! Ayant placé le cylindre sur le tambour de son appareil, il vous invitait à appliquer aux oreilles les tubes acoustiques. On écoutait de la sorte la Marche du « Prophète » de Meyerbeer, l'ouverture de « La Traviata » et le rire tragique de « Paillasse ». Le son était faible et déformé par la friction de l'aiguille contre la cire.

En pensant à cette invention, étonnante malgré ses quelques

imperfections, Serge eut l'idée qu'on arriverait à de meilleurs résultats en captant les oscillations de l'aiguille dans l'appareil enregistreur au moyen d'un faisceau de lumière. C'était le principe du cinéma parlant, qui ne fut mis en pratique qu'un quart de siècle plus tard. Serge aurait eu la primeur de l'invention s'il eût fait moins attention aux critiques de son directeur, Kozev, connu du lecteur. A présent, il est évident que le jeune Véliachev voyait juste. Il voulait se servir d'une cellule photo-électrique et acheta pour cette fin un morceau de sélénium.^c Il fit plusieurs expériences avec des appareils empruntés à l'école. Mais les résultats tangibles tardaient à venir. Ne trouvant pas d'encouragement, le garçon se lassa et finit par se désintéresser de son invention.

Mais ce n'était qu'un détail. Se heurtant contre un mur sentimental, ce qui était pour lui d'autant plus pénible qu'il avait un tempérament émotif, Serge eut recours à la pratique habituelle de sublimation. Comme contre-poids de la tension passionnelle qui menaçait de l'étouffer, Serge choisit non pas la religion, pour laquelle il n'avait aucun penchant, et pas encore l'art, auquel il s'intéressa plus tard. Pendant le troisième séjour à Moscou, il s'adonna en entier à la science.

LE FRÈRE ET LA SOEUR.

Il y a lieu de parler, sous ce rapport, de sa sœur, Véra. Elle aussi avait connu une déconfiture sentimentale et avait cherché à alléger sa peine par le même procédé que son frère. Seulement, elle se réfugia, non pas dans la science, mais dans l'idée de sainteté et les observations du culte. Elle devint une fervente adepte d'un prêtre célibataire (chose exceptionnellement rare chez les orthodoxes et demandant une permission spéciale des autorités ecclésiastiques).

Agé d'une quarantaine d'années et plein de dynamisme, il ne craignait pas de se mesurer avec les forces de l'Enfer, qui lui barraient le chemin à tout moment. Il était connu à Moscou pour ses exorcismes. Après l'écroulement de l'ancien régime, il fut déporté et son entourage de femmes dévotes se désagrégea. Chacune d'elles alla chercher le salut à sa manière. Véra Véliachev, qui prenait les choses avec grand sérieux, s'enferma dans un couvent, non loin de l'ermitage du célèbre moine Séraphime de Sarov, canonisé pendant le dernier règne.

Véra géra à Moscou une bibliothèque populaire. Elle avait pour son frère des égards très tendres. De quelques années son aînée, elle se comportait envers lui comme une mère, une mère, il faut bien le dire, très autoritaire. Cela excluait entre eux la possibilité de camaraderie, ce qui aurait été sans doute salutaire pour les deux. C'était juste le contraire. Ils étaient en état de tension réciproque, provenant du fait de leur orientation différente. La sœur appréhendait l'athéisme couvant derrière l'enjouement scientifique de Serge. Quant à lui, il était loin d'approuver les emportements mystiques de sa sœur. Ils s'isolaient chacun dans sa tour d'ivoire, sans être sûrs, dans leur for intérieur, que la résistance fût raisonnable et à toute épreuve.

Serge ne put jamais oublier la visite qu'il fit, sur l'invitation pressante de Véra, à l'église privée où officiait le prêtre exalté. Ceci se passait peu avant son exil. C'était l'époque où la croyance en Dieu et les exercices du culte étaient vus d'un mauvais œil par les nouveaux maîtres du pays. Le lecteur doit le savoir pour pouvoir saisir l'ambiance exaltée, la volupté et la recherche du martyr, propres à de telles situations. On se sentait aux catacombes. Les ouailles du prêtre, en majeure partie des femmes, avaient le sentiment qu'à chaque moment ils pouvaient être arrêtés et « jetés aux lions ».

C'est aux premières vêpres qu'assista Serge.

Il se tenait debout devant la cloison dorée, couverte d'icônes — ce qu'on appelle l'*iconostase* — qui sépare l'autel de la partie de l'église réservée aux fidèles. Des faisceaux de cierges, dont chacun représentait une âme croyante, flambaient des deux côtés des « Portes Royales ». Tout autour de Serge, les orants, comme nous venons de le dire, en majeure partie des femmes, entonnaient une prière, le visage en extase et faisant de nombreux signes de croix, avec force genuflexions. Beaucoup de ces femmes trouvèrent par la suite des fins de martyres. Véra Véliachev fut de leur nombre. Elle mourut d'une défaillance du cœur, dans une pauvre chaumière, après avoir quitté précipitamment son couvent, mis à sac par les libres penseurs des environs, qui, à cette époque, jouissaient d'un parfait laissez-faire.

Seul parmi l'assistance exaltée, le frère de Véra restait en dehors de l'ambiance religieuse.

Il ne priait pas. C'était pour lui encore plus difficile que de parler pendant les repas familiaux. Selon son habitude, il observait et pensait. A-quoi? Il se demandait si lui et « elles », sa sœur et toutes ces femmes, avaient réellement quelque chose devant eux, ou si la vive lumière des cierges et le scintillement de l'iconostase doré n'étaient qu'une décoration, qu'un « suaire tissé d'or », pour emprunter une expression de Tutchév, derrière lequel il n'y avait rien, absolument rien, un vide absolu, et cela juste derrière le rideau couleur lie de vin, tiré à travers les « Portes Royales », aux battants ouverts.

Serge jeta un regard circulaire et il lui sembla être sur le pont d'un navire qui, tous feux allumés, se trouvait lancé sur l'océan, sans que quiconque sût sa destination et où l'on ignorait jusqu'au fait même de se trouver sur le bateau-fantôme de la pure folie.

Mais, et c'est là le fait le plus important, du moins en ce

qui le concernait personnellement. Serge se demanda en même temps s'il ne prenait pas tant à cœur la prière devant le néant pour cette raison précise que sous d'autres décors c'était là son propre drame. En effet, en quoi une expérience chimique ou physique était-elle préférable à une litanie, dans le cas où comme celle-là elle ne menait à rien et aboutissait au vide ?

Et du fond de son âme remontait la terrible symphonie des « courbes cosmiques », toujours prêtes à se faire valoir.

Mais tout cela, répétons-nous, il ne se le dit que beaucoup plus tard. A l'époque où nous en sommes, Serge croyait à l'efficacité du « rituel » scientifique aussi fermement et avec autant de passion que sa sœur le faisait pour les services religieux du prêtre-célibataire débordant de zèle.

DERNIÈRE ESCAPADE ET MORT DU PÈRE.

Rentré à l'école après sa guérison, Serge passa de classe en classe jusqu'à la sortie. Malgré le grand intérêt qu'il témoignait pour la science, pendant toute la durée de ses études scolaires il se soumettait docilement à la routine et ne commençait ses expériences qu'après avoir terminé ses devoirs. Alors il se sentait libre et ses regards se tournaient vers ses recherches personnelles.

Comme nous l'avons fait comprendre, ce sont les radiations subtiles et en partie invisibles qui le passionnaient. Il était captivé par la faculté des substances viles et en apparence insignifiantes, telles qu'acide sulfurique, charbon et zinc, d'engendrer dans des tubes, au moyen du courant électrique qu'elles produisent, des ombres séraphiques. Serge les étudiait d'une manière inlassable, et sa conférence à l'école sur l'*Énergie rayonnante*, mentionnée plus haut, en était le fruit.

L'idée alchimique de la transmutation du vil en précieux,

du sombre en lumineux, ne devait pas l'abandonner de toute sa vie. Il commença à tenter sa réalisation dans le domaine des sciences dites exactes. Plus tard, il les abandonna au profit des arts humanitaires. Mais ici et là la tendance maîtresse était toujours la même. Tout cela, comme nous l'avons dit, était de la sublimation, et cette sublimation remontait en ligne droite au rituel du lavage automatique des mains, à la suite du choc, ressenti comme une monstruosité salissante. Pour ne pas aller trop loin, l'épanchement passionné de la dame de Kiev, aussi inattendu et violent que l'autre, n'a fait que raffermir l'orientation de Serge vers le « refuge scientifique ».

Le jeune Véliachev termina ses études secondaires brillamment, avec une médaille d'or et à la date prévue, bien qu'il y eût une légère rechute dans l'état de son pied. Le père décida qu'il lui serait difficile de passer sans arrêt aux études supérieures et, profitant de l'occasion de pouvoir changer de place, il emmena sa famille à Kiev.

C'était une ville aussi peu connue de lui que Riga. La « Mère des villes russes », comme on l'appelle, ne présentait pour le sieur Véliachev aucun intérêt spécial. La raison du choix du nouveau domicile vint donc se joindre à tant d'autres points d'interrogation qui jalonnaient sa vie.

Nous ne pouvons donc que constater le fait.

Serge passait la journée dans le beau Jardin du Tsar, situé sur la haute rive du Dnieper. Il emportait avec lui un livre, des poésies de Shelley ou de Keats. . . C'était le début de la réaction qui le détacha en définitive des sciences expérimentales et lui fit chercher des « radiations », encore plus subtiles que les autres, dans un domaine tout différent.

Serge s'humanisait. La crise se développait à une cadence très lente et ce n'est qu'après plusieurs années que nous le retrouvons à l'Université de Moscou, étudiant en philologie.

Avant d'y aboutir, le jeune Véliachev passa par les Instituts

Forestier et Polytechnique, tous les deux à Liesnoiy, non loin de la capitale qui, à cette époque, portait encore le nom de son illustre fondateur, Pierre le Grand.

Au fond, la réaction était brusque. A un moment donné, les Ruhmkorff et les Wimshurts (respectivement, bobine et machine à induction) se trouvèrent mis de côté et la place des manuels de chimie et de physique fut prise par les romanciers et les poètes. C'était un peu dans le genre du père. Serge, lui aussi, se mit à « changer de domicile ». Mais il y avait, tout de même, cette différence que les écrivains n'étaient pas pour Serge une *terra incognita*, comme l'étaient pour son père les villes, Riga et Kiev, auxquelles vinrent se joindre plus tard Théodosie et Orel. Ce qui était lent, c'est la décision de quitter ouvertement la voie périmée.

Pendant plusieurs années, Serge s'accrocha aux instituts où l'on enseignait les sciences naturelles, dont au fond il s'était déjà désintéressé. Il n'y a pas donc lieu de s'étonner que pendant cette période transitoire ses progrès furent au point mort. Il manquait aux leçons et passait d'une école supérieure à l'autre. Cet état de choses coïncidait avec les années troubles où les démonstrations et les réunions politiques battaient leur plein.

Tout cela finit par dégoûter Serge, qui, parmi ces désœuvrés, n'avait pas perdu son caractère studieux. Il devait compter avec une chose extrêmement grave. Il avait perdu son ancien *Moi* et il lui fallait s'en découvrir un autre. Dans ces circonstances difficiles, Serge se conduisit en vrai fils de son père. Il se mit à la recherche de ce qui lui manquait à travers le vaste monde.

Rien ne le retenait en Russie. L'enseignement était dans un état chaotique. Les étudiants manquaient à l'appel et les écoles étaient souvent fermées.

A cette même époque eut lieu un événement personnel des plus douloureux. Serge fut appelé par câble au chevet de son

père qui était au plus mal à Orel, des suites d'une maladie de cœur. Il resta auprès de lui jusqu'à la fin, désolé de ne pouvoir lui rendre en cette heure critique fût-ce le dixième du dévouement que son père lui avait témoigné lors de sa maladie.

Serge vit cet homme courageux, qui de toute sa vie n'avait montré de défaillance, fondre en larmes, tout en lui disant combien il regrettait de quitter sa famille. Mais vite il se recueillit. Une lueur inonda son visage et, comme s'il avait devant ses yeux une vision depuis longtemps attendue, il s'exclama par deux fois en se soulevant, tout rayonnant de bonheur :

— Est-ce possible ? Est-ce possible ?

La lueur s'éteignit, comme si le phénomène lumineux, qui vint le reconforter en cette heure sublime, était parti. Le terrible travail d'annihilation se poursuivit dès lors à une cadence accélérée.

La fin ne tarda pas à arriver.

Le cœur de cet être insatisfait, toujours dans l'attente de quelque chose de nouveau, cessa de battre, comme celle de son père, le chasseur guettant l'arrivée de l'« oiseau de feu ».

C'était le tour de Serge de poursuivre le rêve de ses aïeux, maintenant qu'il devenait de fait l'« aîné de la lignée ».

VI. VIKENTIEV.

• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

NOUVEAUTÉS

D'HIVER

AUX
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 12 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.